





# ÊTRE VIVANT... à l’ère de l’éco-anxiété

30 janvier 2020

# ÊTRE VIVANT...
## à l’ère de l’éco-anxiété

**La Nuit des idées 2020**
Galerie $R^3$
UQTR

30 janvier 2020

**Conférence**

Paul Ardenne (France)

**Table ronde**

Paul Ardenne (France)
Michaël La Chance (Qc, Canada)
Evaldo Becker (Brésil)
Christine Ouellet (Qc, Canada)

**Artistes performeures**

Hortense Gauthier (France)
Sylvie Tourangeau (Qc, Canada)
Joliane Dufresne (Qc, Canada)



**Commissaires**: Philippe Boissonnet et Lorraine Beaulieu

**Animation et entrevues:** Patricia Powers




# La Nuit des idées - 2020

Pour la troisième année consécutive, *La Nuit des idées* revient au Québec le 30 janvier 2020, sur le thème « Être vivant », à l'initiative du Consulat général de France à Québec. Cette année, l'évènement, gratuit, se décline aux quatre coins de la province (Montréal, Québec, Lévis et Trois-Rivières) et rassemble de nombreuses personnalités françaises et québécoises, issues de multiples disciplines tels les arts, la philosophie, les sciences et le journalisme, pour une soirée de réflexions et de débats.

**Être vivant**

Ce thème place au coeur de La nuit des idées 2020 la question de la relation de l'homme au monde et des équilibres écologiques. Être vivant , c'est aussi agir, s'engager, donner du sens à ses actes et à son existence. Qu'est-ce qu'être vivant ? Quelle est notre place dans le monde du vivant ? Telles seront les interrogations au coeur de *La nuit des idées* à travers le monde. Au Québec, le thème sera décliné ainsi : Être vivant. Comment donner la vie et comment appréhender nos fins de vie, mais aussi comment trouver son identité dans cet espace mondialisé ?

**Les débats**

Afin d'explorer les multiples avenues soulevées par ce thème, le Consulat général de France à Québec et ses partenaires ont invité des personnalités inspirantes, audacieuses et engagées de Montréal à Québec, en passant par Trois-Rivières et Lévis. Nous sommes très heureux que la Galerie $R^3$ et le Groupe URAV de l'UQTR se soient impliqués avec autant d'enthousiasme pour cette nouvelle édition en sol québécois.

L'équipe du Consulat général de France à Québec

---

*La Nuit des idées est une initiative du Consulat général de France à Québec. Elle est produite en collaboration avec la Galerie de l'UQAM, Cœur des Sciences, Place des Arts, la Maison de la littérature, la Maison natale de Louis Fréchette, le Groupe URAV et la Galerie $R^3$ de l'UQTR.*

(Ci-contre: Gabriel Odin à la Galerie $R^3$)



# Mot des commissaires

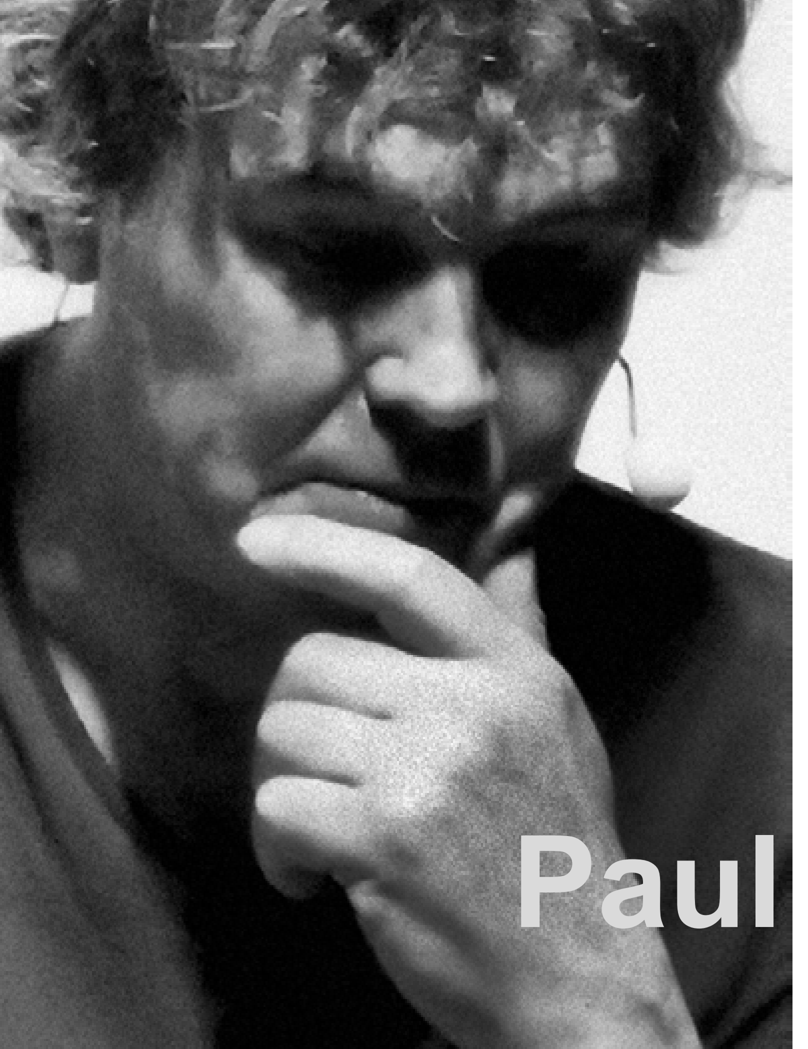
Lorraine Beaulieu et Philippe Boissonnet

L'invitation à se joindre à une communauté francophone se tissant simultanément dans plus de 65 pays du monde et sur 5 continents, en une seule soirée, fut stimulante dès le départ. Nous en remercions vivement le Consulat général de France à Québec, initiateur de l'évènement, grâce auquel nous avons pu concocté cette 1$^{ère}$ manifestation à la Galerie R$^3$ lors de la 3$^{ième}$ édition de LA NUIT DES IDÉES en sol québécois.

Étant donné les mandats respectifs du Groupe URAV et de la Galerie R$^3$, celles du développement et de la diffusion de la recherche-création, notre formule de débat s'est naturellement orientée vers une forme vivante de l'art contemporain plaçant toujours le corps de l'artiste dans l'instant présent. Sous le thème *Être vivant ... à l'ère de l'éco-anxiété*, nous avons réunis des praticiens et théoriciens de l'art qui tous, à leur manière, observent les mouvements de notre société et questionnent ses relations avec l'environnement.

Art vivant, l'art de la performance, s'est ainsi naturellement imposé comme véhicule expressif par excellence de cette époque de prise de conscience généralisée de l'impact des activités humaines sur la planète. Car l'art est, comme toujours, catalyseur de réflexions venant rejoindre les grands enjeux sociétaux émergeant de nos manières de vivre ensemble, en particulier des relations d'interdépendance du vivant avec la nature et la culture.

Ce 30 janvier dernier, la généreuse participation du public a permis de donner un écho remarquable aux conférences, discussions et performances de nos invités, ainsi qu'au lancement de la revue Inter Art Actuel (Québec). Patricia Powers, professionnelle de la communication de l'UQTR en a animé le déroulement et les entrevues. Nous avons eu le plaisir de recevoir l'écrivain, essayiste et historien de l'art, Paul Ardenne (UPJV, Amiens, France), le théoricien de l'art, philosophe, auteur et poète, Michaël La Chance (UQAC et Inter Art Actuel); Evaldo Becker, philosophe en éthique environnementale et politique (UFSB et UQTR); l'artiste Christine Ouellet (UQTR), ainsi que trois artistes de la performance : Hortense Gauthier (Angoulème, France), Sylvie Tourangeau (Ste-Agathe de Lotbinière, Québec) et Joliane Dufresne (UQTR).



# Être vivant

(sous condition que le Parti de la Mort nous en laisse le loisir)

## Paul Ardenne

D'emblée, je veux remercier les personnes m'ayant demandé d'ouvrir cette troisième *Nuit des idées* en sol québécois. J'entends également remercier les organisateurs pour leur choix de la thématique qui sera celle de notre rencontre, « Être vivant » : cet intitulé est taillé pour le débat. Il offre une multiplicité de développements selon qu'on l'aborde comme un constat - nous sommes vivants -, comme un exercice existentiel - comment l'on fait pour être vivant -, comme le signal aussi de la survie : le monde qui nous entoure, livré à présent à de terribles forces de destruction, est en train de s'affaiblir sinon de mourir et chacun de nous, malgré tout, y est vivant.

Être vivant : comment ce prodige est-il encore possible, et comment est-il appelé à durer ?

Mon propos sera celui d'un simple Terrien. L'on m'a aimablement invité à Trois-Rivières au regard de mes écrits - des essais sur la culture, l'esthétique, l'art, l'architecture, des romans. Je parlerai pourtant le moins possible à titre d'écrivain et d'historien de l'art et le moins possible, autant que faire se peut, à titre de dépositaire des multiples spécificités, traditions ou héritages que j'incarne.

Je suis blanc, mâle, hétérosexuel, natif d'une ex-puissance coloniale, Occidental, « Boomer » enfin. Ces spécificités, traditions et héritages, peuvent paraître arrogants à quiconque considère - non sans raison - comme toxiques patriarcat, postcolonialisme, masculinisme, occidentalisme et existence menée dans le cadre d'une société de la consommation reine et dévastatrice sur le plan environnemental. Je mettrai donc une sourdine à ces voix a priori trop peu généreuses, celles de l'origine et de l'habitus, pour laisser s'exprimer de manière alternative la voix plus humaine de l'être vivant que je suis avant toute autre qualité – et comme tout un chacun, quelques dizaines de kilos de matière organique dont 5/6e d'eau, 80 milliards de neurones et une conscience morale, une éthique.

Cette conscience morale, cette éthique, dont j'ignore par ailleurs de quelle matière organique elle est faite, occupe dans ma constitution une place aliénante. Dans ce monde en train de s'affaiblir ou de mourir qui est le nôtre, elle ne me laisse pas de répit mental. C'est elle, autant que faire se peut, qui parlera avec moi.

« Être vivant ». Nous sommes vivants, ici même. Nous sommes même très nombreux, planétairement parlants, à être vivants - près de huit milliards à ce jour. À s'en tenir aux données comptables, la vie humaine flamboie. Pour mémoire, nous n'étions qu'un petit demi-million de Terriens au moment des Grandes découvertes, lorsque Jacques Cartier venu d'Europe remontait le Saint-Laurent qui borde notre agora, et, il y a un siècle de cela, moins de deux milliards.

Croissance démographique hyperbolique que la nôtre, donc - une multiplication par 16 en un demi-millénaire. La vie humaine, pour autant, ne se porte au mieux qu'au prorata des chiffres. Car le modèle de développement matériel que l'humanité a fini par s'imposer à elle-même ou par imposer à la plus large fraction d'elle-même, pour sa part, s'avère au moins aussi destructeur que constructeur. Quel est-il ? Une économie productiviste à outrance, consumériste jusqu'à la stupidité, glorifiant la richesse avant toute autre valeur, faisant de l'accumulation du capital la forme supérieure du salut sur fond d'inégal partage des richesses, de violence du contrôle, de lobotomisation médiatique et d'hypocrisie. Telle est bien à ce jour, que cela nous plaise ou non, la « civilisation » humaine ou plutôt ce qui en tient lieu. Cette forme de civilisation, sous l'effet d'un renversement pervers, finit par insulter toute valeur morale si tant est que celle-ci se définisse en fonction d'abord de l'équité et de la solidarité humaines. Au point de déliquescence éthique où l'on en est, on ferait volontiers valoir qu'à force de sur-développement et de désorientation, la civilisation qui est nôtre rend insupportables la civilisation elle-même sinon en amont, sur le plan conceptuel, l'idée de civilisation. Une remarque formulée au demeurant dès le 19e siècle, que m'inspire l'entomologiste Jean-Henri Fabre.

Être vivant. Être très nombreux à être vivants. Être vivants au pluriel en un très fourni pluriel, en un ensemble volumineux d'humanité mais, entendons bien, dans le cadre d'une pluralité humaine non homogène, prétendument réunie autour d'un mode de vie présenté comme celui par excellence de l'humanité - le mode de vie capitaliste et néolibéral, pour simplifier - lors même que ce mode de vie ne favorise qu'une partie limitée des vivants, la seule caste des exploiteurs et des prédateurs, et qu'il laisse sur la touche des centaines de millions d'autres de nous, les vivants.

Être vivants, donc, mais attention !, sous condition de pointer d'office que la qualité de vie des presque huit milliards de vivants que nous sommes à présent est foncièrement élastique et que ses bontés ne bénéficient qu'à une poignée d'entre nous. Qui le nierait ? Le vernis de notre présente civilisation humaine cache plutôt mal un dense soubassement de misère, de déclassement social, d'inégalité des chances, de marginalisation et d'exclusions.

Être vivant, en notre début de 21e siècle, ce n'est donc pas forcément être « bien-vivant » - bien-vivant comme on dit « bon vivant » de qui profite à plein de ce que le monde offre, en usant d'un mot composé. Économiquement et socialement parlant, la « bien-vivance » n'est pas un bien commun, le mieux loti côtoie sur notre Terre le plus mal loti sans possibilité miracle de changer ce constat : si la pauvreté, à l'échelle mondiale, a bien reculé ce dernier demi-siècle, elle reste, hélas !, endémique en de nombreux endroits du globe, et difficile à éradiquer.

Être « bien-vivant », qui plus est, n'est pas acquis d'office dans l'environnement toujours plus dégradé où nous, les vivants, avons à être vivants. L'entrée dans l'âge industriel, au 19e siècle, a inauguré ce que les spécialistes nomment la « contamination du monde », la croissante pollution des sols, de l'air et des eaux par les activités nées de l'industrie, de l'agriculture chimique et des transports recourant aux énergies fossiles. Jusqu'à ce résultat que l'on endure aujourd'hui, dans le cadre, comme l'on dit pudiquement, de la « transition climatique »: la complète salissure du monde naturel, un monde naturel, à dire vrai, qui n'existe plus, même dans les zones censément protégées de toute activité ou de toute présence humaine. Ne retrouve-t-on pas en quantité des microplastiques sur les sommets alpins comme au creux profond des zones pélagiques ?

N'a-t-on pas vu en cet hiver 2019-2020 les glaciers du sud de la Nouvelle-Zélande, situés pourtant plusieurs centaines de kilomètres plus à l'ouest, se couvrir de la cendre des grands incendies ravageant l'Australie, et le nuage de fumée toxique de ces mêmes grands feux faire le tour du monde sur l'axe des courants atmosphériques mus par la rotation de la Terre et la force de Coriolis ? En matière de dégradation environnementale, « l'effet papillon » est de règle. Il agit urbi et orbi sans connaître de frontières. La forêt brûle dans les Galles du Sud, en Australie, et je tousse à Trois-Rivières, une respiration âcre en gorge.

La pollution au dioxyde de soufre, à l'oxyde d'azote, au carbone et aux phénols, produite par les usines de la ville de Norilsk, qui équivaut, dit-on, à celle de la France entière (on a peine à y croire mais les chiffres sont là) ne concerne pas seulement une zone polaire isolée aux confins septentrionaux de l'immense Russie. Vents, courants atmosphériques et nappes phréatiques en diffusent le poison très au-delà des limites géographiques de cette ville honteuse, véritable crachat de l'enfer. Si la « bien-vivance » matérielle, tandis que croissent les inégalités (certains vivants, peu nombreux, jouissent comme des porcs, d'autres picorent les miettes), est aujourd'hui plus sélective que jamais, qu'en est-il au chapitre environnemental ? À cette entrée, il faut en convenir, le malheur s'égalise et égalise les conditions. Le drame environnemental que nous vivons, nous qui sommes vivants, est devenu l'affaire de tous les vivants, certains en souffriraient-ils plus directement que d'autres.

Tous les vivants que nous sommes, assurément, ne voient pas devant chez eux l'eau des mers monter, les baleines s'échouer, la terre se craqueler sous l'effet de la sécheresse, les insectes et les oiseaux disparaître tout ou partie, l'air se changer en substance irrespirable..., tous effets avérés de la dégradation écologique qui affecte à présent nos territoires de vie. Le problème, malgré tout, est devenu universel. Riches ou pauvres, inclus ou exclus, écologistes *concerned*, « préoccupés », comme libertariens égoïstes et indifférents à l'intérêt commun, tous souffrent peu ou prou. La crise environnementale, en championne du Grand partage, a réussi en fait ce que ni les religions de l'égalité, à commencer par le christianisme, ni les révolutions politiques égalitaristes, à commencer par la Révolution d'Octobre 1917, n'ont pu imposer de façon universelle, le sentiment qu'ont les vivants d'appartenir à une même collectivité humaine solidairement liée par une nécessité commune d'auto-préservation. Si l'actuelle crise environnementale a un avantage - mais alors celui-là et nul autre - c'est de mettre en avant la question dorénavant primordiale de la responsabilité collective tout en nous incitant à considérer comme fondé le principe de cette réalité vécue par tous.

En 1955, Edward Steichen, responsable de la photographie au MoMA, présentait à New York une exposition géante qui entendait bien faire date, *The Family of Man*. Dans un esprit œcuménique et onusien, le but de ce grand miroir aux alouettes était de signifier à tous les vivants que comptait alors notre Terre, au moyen de deux mille photographies représentant des vivants de tous lieux du monde occupés à vivre leur vie, qu'il n'existait alors qu'une seule humanité. On ne discutera pas à Steichen son point de vue universaliste. À l'époque, celle de la conférence de Bandung invitant les colonisés à la décolonisation immédiate, celle aussi de l'affermissement de la Guerre froide et celle encore du machisme institutionnalisé et de la pénalisation générale de l'homosexualité, un tel point de vue avait toutefois quelque mal à être crédible. Le monde, alors, ne se déchirait-il pas entre impérialistes et dominés, entre riches nations et tiers-monde, entre mâles dominants et femmes assujetties à la phallocratie, entre hétérocratie triomphante et LGTBisme discriminé ?

Trois quarts de siècle plus tard, la situation a changé. Si les inégalités politiques, économiques, sociales et de genre continuent d'exister, il semble que le combat prioritaire, lui, impose de se concentrer sur la question de la survie environnementale de l'espèce humaine. Quand le Vésuve explose brusquement, tout le monde décampe qu'il vive dans une cabane, dans un palais, à l'abri du temple ou dans la rue et qu'il soit femme, homme ou *gender fluid*. Le sauve-qui-peut la vie est égalitariste.

Cette égalité devant la catastrophe environnementale en cours, faut-il y insister, l'ancienneté même de cette catastrophe la renforce, elle l'enracine comme phénomène devenu permanent. Le désastre est annoncé depuis longtemps, il l'a été bien avant que l'on se mette à frissonner au son des grandes orgues de la fin du monde, cette musique du sublime négatif, d'essence burkienne, qui n'en finit pas de rythmer les grands reportages sur le collapse écologique. Rappelons-nous le film documentaire canadien *Anthropocène*, sorti à l'automne 2018 : Dieu que la fin du monde y est jolie, photogénique, vibrante, excitante, prodigue de vrais frissons qui vous labourent l'échine ! Précisons que cette ancienneté n'a pas suscité la réplique qui s'impose, ni à ses débuts, ni maintenant.

Ancienneté de la crise environnementale et inertie de la réplique, donc.

La prise de conscience des vivants tarde à se rendre opératoire. Faut-il rappeler que la biologiste Rachel Carson nous a mis en garde, nous les vivants, dès 1962, avec son texte Printemps silencieux, qui fustige l'utilisation du DDT et des pesticides ? Que la Journée internationale de la Terre a été créée en 1970, il y a un demi-siècle ? Que le Rapport Meadows, qui condamne le principe de croissance et pointe l'aberration générique que représente le principe du développement infini dans un monde fini, a lui aussi près d'un demi-siècle d'existence ? Que Chico Mendes, ennemi inspiré de la déforestation de l'Amazonie, est mort voici plus de trente ans déjà, assassiné par un exploitant local - Chico Mendes, une victime parmi des centaines d'autres tombés depuis lors au champ d'honneur de la lutte pour la préservation de l'environnement : 116 militants écologistes tués en 2016, 164 en 2018...

Les faits sont anciens, le mal est dans le fruit depuis des lunes et des lunes, mais en avons-nous pris conscience comme il l'aurait fallu ? Sûrement pas. Mobilisation unanime des vivants ? Extraordinaire élan de solidarité humaine ? On attend toujours. Ma conscience, à ce stade de l'exposé, fait fonctionner ma mémoire, et, dois-je le dire, c'est pour le pire, pas pour le meilleur. Elle me rappelle qu'il y a quelques décennies de cela, lorsque je suis venu pour la première fois en Amérique, on voyait la banquise sous l'avion en survolant le Cercle polaire Arctique. Aujourd'hui, le peu qui y reste de glace marine prie pour ne pas être transformé en eau fraîche sans que l'on fasse assez contre le réchauffement climatique. Ma conscience, à ce stade de l'exposé, me rappelle comment jeune paysan, il y a quelques décennies de cela, j'ai cassé, suite à une mauvaise manœuvre, une cuve à désherbant dans un champ. Là où le liquide s'est répandu en quantité, il n'est pas repoussé d'herbe pendant dix ans mais je vois bien aujourd'hui que l'on n'en a pas encore fini avec l'agriculture chimique et sa capacité létale stupéfiante. Ma conscience, à ce stade de l'exposé, me rappelle qu'en 1977, à peine sorti de l'enfance, je manifestais avec des écologistes à Crey-Malville contre l'implantation d'un nouveau type de réacteur nucléaire (qui s'est par ailleurs révélé ensuite un échec technologique et un gouffre financier) aux côtés de Vital Michalon, militant tué alors par la police, plein du sentiment que nous autres, les jeunes d'alors en colère, nous constituions le meilleur bouclier contre les massacreurs de la nature.

Le sacrifice de ce militant, comme celui de Chico Mendes évoqué plus avant, a-t-il infléchi d'un iota le climato-scepticisme, celui qu'affichent notamment, avec morgue et sans même y croire, Jair Bolsonaro, Donald Trump, Vladimir Poutine et tant d'autres, et ce, contre la suspicion scientifiquement prouvée qui doit prévaloir contre le climato-scepticisme, cette idéologie d'assassins du genre humain bien souvent déguisés en serviteurs des peuples ? Pas le moins du monde, ou pas assez.

Être vivant ? Revenons-y. Voilà qui s'avère moins que jamais aisé si tant est que l'on veuille donner à notre vie un tour éthique, une droiture, en militant pour le seul Parti de la Vie.

Vivre aujourd'hui dans le désastre environnemental, dans l'immense ruine écologique planétaire que le système technoproductiviste génère comme un pommier fait des pommes ; c'est voir notre conscience mise à rude épreuve, c'est devoir admettre que nous voici installés dans un temps de vie qui est un temps d'extinction de la vie, le temps même des extinctions. Les extinctions ? Pointons celle des espèces végétales et animales, la sixième du genre disent les bio-spécialistes. Pointons l'extinction, aussi, de l'atmosphère équilibrée, tandis que notre atmosphère peine à maintenir sa propre température moyenne, pour cause d'effet de serre, et sa production d'oxygène, pour cause de rejet massif de $CO^2$. Pointons l'extinction des océans propres, nos océans où s'agitent dorénavant de multiples gyres de plastique et où se déversent en continu des rejets toxiques d'origine humaine. Être vivant à ce jour, tandis que s'accumulent ces différentes extinctions en cours c'est du coup devoir affronter l'éco-anxiété, cette angoisse de la perte du sol natal, et la solastalgie, le devoir-vivre dans un état de déliquescence jusqu'au fond de nos chez-soi, des chez-soi qui ont cessé d'être protecteurs.

Être vivant à ce jour, donc, tandis que la salissure se répand sur le monde comme les Nuées bibliques sur l'Égypte de Pharaon, c'est devoir durer dans un monde dont les échéances se raccourcissent, échéances concrètes comme échéances mentales. C'est une confrontation nouvelle au temps dans la mesure où notre temps de vie, au regard du temps allant sans cesse raccourcissant qu'il resterait à vivre à l'humanité, devient un temps qui se prive de l'idée même de penser la « longue durée » braudélienne, le devenir à long terme, l'éternité.

Comment penser l'éternité, en effet, quand le temps vivable de l'humanité s'annonce aussi court que la corde du pendu ? On voudrait à propos paraphraser le célèbre quatrain d'Arthur Rimbaud tiré de son poème L'éternité (1872), « Elle est retrouvée./Quoi ? — L'Éternité./C'est la mer allée/Avec le soleil ». Quand le changement climatique fait monter les mers et rend le soleil plus brûlant que jamais, l'éternité se noie, fond et risque de devenir fort difficile à trouver, elle mute en concept inapproprié.

La « bien-vivance », à tout le moins, suppose que l'on ait à célébrer un monde qui va bien, des naissances, des régénérations, des continuités fortes, un conatus de la nature portée à se prolonger sans cesse et avec une puissance souveraine, et non des deuils. L'anthropocène, dont le penseur français Bernard Stiegler, jouant sur les mots, fait une « anthropo-scène », une scène où l'humain, devenu le maître du théâtre planétaire, vient tenir un rôle majeur et structurant, est quant à lui, plutôt, le temps des deuils. Ce qui nous amène à ce point douloureux - point douloureux pour moi, point douloureux, je le crains, pour beaucoup d'entre nous : nous n'avons pas fait assez pour notre Maison, la Terre. Vraiment pas assez.

Nous avons fait, sans doute, en réduisant le débit du robinet ou en diminuant à la première occasion l'intensité lumineuse de nos intérieurs. Nous avons fait, c'est vrai, en ne donnant pas crédit aux stupides plans B d'Elon Musk ou de la fantasmatique cinématographique qui pour un peu nous feraient croire qu'on peut survivre en groupe ou même seul sur Mars, à l'instar de Mat Damon dans le film éponyme (commençons d'abord par atteindre la planète Mars : cela va prendre beaucoup de temps). Nous avons fait, sans doute, en développant des modes alternatifs de production d'énergie que l'on préfère croire propres et vertueux, même si l'on sait bien que les éoliennes, la propulsion électrique et le tout-batterie au lithium-ion sont de la poudre aux yeux, inscrites que sont ces options dans des filières industrielles loin d'être « vertes ». Nous avons agi, pas de doute, pour ralentir le rythme de la dégradation environnementale mais on le sait bien, en nos fonds d'âmes battues : nous n'avons pas changé notre mode de vie, tant s'en faut. Voire, si l'on s'en tient aux chiffres (les intentions, par rapport aux chiffres, ne valent rien), nous avons même continué à créer les conditions d'une situation présente pire chaque jour nouveau que la situation héritée. Être vivant aujourd'hui, du coup, être vivant dans ce champ universel de la ruine environnementale en construction n'est pas sans poser un problème, plus que de responsabilité, d'irresponsabilité. Une irresponsabilité chronique, non pas occasionnelle mais réitérée, affirmée, opératoire. Le monde ne se dégrade pas tout seul. Il y a, à cette dégradation, des responsables. Or nous sommes, en tant que membres de l'espèce humaine, ces responsables.

Je suis, en tant que vivant, ce responsable, parmi d'autres et avec beaucoup d'autres. Plus que les autres? Moins que les autres ? Si la quotité de ma responsabilité reste à déterminer (je roule en voiture, je prends l'avion, je ne suis pas végétalien, je n'ai planté que quelques arbres dans ma vie..., mon bilan carbone est en conséquence désastreux), il n'en reste pas moins que cette équation, me concernant, et vous concernant peut-être, est recevable et à prendre au sérieux *: je suis vivant, donc je suis un tueur du vivant*. Être vivant, c'est dorénavant être un tueur du vivant, tant du moins que nos formes de vie ne seront pas « vertes » absolument, écoresponsables parfaitement et impeccablement respectueuses de l'environnement, comprendre : ancrées dans un rigoureux principe de développement durable.

La question de mon irresponsabilité, avant toute autre, doit être posée. Pas question de me dérober. Pas question de fustiger les seuls grands écocideurs, à commencer par la plupart de nos chefs d'État et leurs politiques énergétiques (le mix énergétique mondial, à l'heure où nous parlons, est alimenté à 90 % par des combustibles d'origine fossile). Pas question de fustiger les seuls lobbyistes du charbon, du pétrole, du gaz naturel et de l'électricité d'origine thermique, ces promoteurs du génocide du genre humain par écocide. Pas question de fustiger les seuls planificateurs de routes, qui sont des sentiers de pollution. Pas question de fustiger les seuls *tour operators* qui répandent la pollution du voyageur qui se véhicule de par le monde. Pas question de fustiger les seuls chefs religieux qui incitent à ne pas freiner la vitalité démographique avec pour résultat une explosion incontrôlée, dans certaines zones du monde, de la natalité, et les seuls paysans qui continuent d'utiliser le glyphosate ou qui se jettent dans la monoculture spéculative au détriment de la biodiversité.

La salissure du monde, c'est aussi mon affaire, mon petit ouvrage, ma petite entreprise de vivant pollueur. Les petites pollutions, agiraient-elles par perfusion et goutte-à-goutte, ne minimisent pas la pollution globale, elles la nourrissent à plein, au contraire.

Si l'actuelle crise environnementale égalise les conditions écologiques dans le sens du pire, elle a aussi pour effet d'égaliser l'irresponsabilité dans le sens du « tous complices ». Juste démarrer ma voiture, c'est activer l'entier système de la contamination du monde, c'est ajouter une brique de plus à l'édifice empoisonné du Grand Dépérissement. Je peux toujours dire : « On a fait de moi un otage de la société techno-industrielle dans laquelle je vis », il n'en reste pas moins que j'en reste un membre consentant. Consentant à mon corps défendant, sans doute, consentant tout en me positionnant dans l'opposition, sans doute encore, mais consentant.

Car je peux toujours, bien sûr, me réfugier dans ce sentiment confortable, celui d'être contre. Contre un système qui engendre la mort par empoisonnement tous azimuts. Contre les acteurs de ce système. Contre ceux qui militent pour ce système et le financent. Contre ceux qui nous endorment en ce système - sous condition, avouons-le, que je ne m'endorme pas déjà tout seul et sans l'aide de personne, gavé que je suis à coups de livres, de films, de concerts et de séries TV, puissants narcotiques qui insinuent la domestication dans mes gênes de consommateur culturel tout en m'hypnotisant et en me détournant du terrain. Oui, moi vivant, je peux toujours faire étalage de mes choix oppositionnels et flatter ma bonne conscience - « L'anthropocène, parlez-moi plutôt du *capitalocène*, c'est le capitalisme qui est responsable, lui seul ! »-, cette attitude de matamore ne fait pas avancer la situation d'un iota. La situation ? 21 des 37 grands systèmes aquifères mondiaux, nos fournisseurs en eau douce, sont à ce jour en voie d'épuisement, et 13 s'avèrent dans une situation critique.

La fonte de la banquise Arctique et la température de l'océan glacial Arctique ont enregistré cette dernière décennie des hausses telles que l'on se demande si le Gulf Stream n'est pas en passe de s'affaiblir voire de s'inverser, avec les conséquences catastrophiques qu'induirait ce phénomène d'inversion.

L'utilisation, en France, des pesticides s'est accrue de 20 % en 2018 en dépit d'un programme gouvernemental de limitation de leur usage, cette même France où l'on estime à 20 % les espèces disparues en moins d'un siècle. À Bangkok, Pékin et Delhi, les taux de qualité de l'air, mesurés selon l'AQI, le standard international de mesure, avoisinent les 200, un chiffre dix fois supérieur aux recommandations de l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Les émissions de protoxyde d'azote, gaz à effet de serre, augmentent plus que prévu à cause de la surutilisation d'engrais azotés et de la hausse de la consommation de viande. La fracture hydraulique appliquée dans l'Alberta pour récupérer les sables bitumineux a ruiné des milliers de km² d'écosystèmes avec à la clé, dans cette province canadienne, plus de 1.000 milliards de mètres cubes de boues nausébondes. 16 000 km de rivières de l'Ouest américain sont contaminés par des produits toxiques acides issus de l'industrie minière. Une récente couverture du Times, au-dessus de la spectaculaire photographie d'un jogger californien courant devant une muraille de flammes, titrait : « Living with fire », « Vivre avec le feu »...

Ainsi va pour l'heure le monde des vivants, notre monde, que le fait plaise ou non, et le vivant que je suis n'y est pas pour rien. « Car elle s'en va, la figure du monde », disait l'évangéliste Saint Paul, relevant, le concernant, que son Dieu est la figure de tout, le monde y compris. Deux millénaires plus tard, la figure du monde s'en va et l'on ne voit pas quelle divinité pourrait lui redonner bonne figure, et la sauver. Être vivant, appartenir au Parti de la Vie, c'est donc appartenir de façon concomitante au Parti de la Mort. Que signifie ce cas d'espèce ? Homo sapiens, sage, est aussi Homo demens, fou. Notre cerveau, il faut croire sur ce point physiologique les neurobiologistes, comprend bien deux zones adverses, l'une poussant à la préservation de soi et l'autre, dirigée par le striatum, poussant à la jouissance autodestructrice. Quoi encore ? Notre souci du confort, de la paix, de la sérénité, du *care*, notre bienveillance même n'opposent au fond que bien peu d'énergie à notre passion du désordre, de la guerre, de l'énervement, de l'abandon d'autrui et de la malveillance. Être vivant, au regard de cette adhésion de la Vie au Parti de la Mort, c'est instiller le processus de l'échec dans les stratégies de réussite tout en en finissant une fois pour toutes avec les scénarios religieux, humanistes et hollywoodiens de la grande lutte entre le Bien et le Mal.

Le manichéisme, cette pensée qui vient de loin - on la trouve déjà, avant qu'elle ne colonise les religions monothéistes, dans les vieilles marmites philosophiques du Ying et du Yang et du mazdéisme oriental, et elle existait sans doute bien avant -, le manichéisme, donc, ne prend plus corps dans nos corps de vivants contemporains, ou alors de façon faible, débile, par habitude, ou parce que cela donne de l'espoir à l'optimiste ou à celui qui va mettre fin à ses jours - le premier jouit de croire que le Bien va triompher quand le second espère la fin calamiteuse de tout en guise d'accompagnement de son désespoir. Il n'y a plus à présent le blanc ou le noir, le pur ou l'impur, le juste ou l'injuste mais leur combinaison variable en une même substance aux divers composants entremêlés.

L'heure n'est plus, en somme, à ce sommet de clarté dans l'ordre organisationnel des formes de la vie sociale qui est celui qu'exprimait en 1855 le peintre Gustave Courbet lorsqu'il expliquait à Jules Champfleury la signification de son Atelier du peintre, tableau que cet artiste chantre du réalisme occupe de façon centrale, en peignant devant un chevalet tandis que deux groupes de personnes bien distingués ont pris place de part et d'autre de lui. À droite, précise Courbet, ceux qui font le bien, « qui vivent de la vie », poètes (Baudelaire), penseurs politiques de l'émancipation (Proudhon) et autres amis du peuple (Champfleury). Et à gauche, massés derrière la figure assise d'un braconnier qui ressemble à s'y méprendre à Napoléon III, maléfique second Empereur des Français qui vient d'exterminer la République le 2 décembre 1851, lui substituant un régime autocratique et antidémocratique, ceux qui « vivent de la mort », dit Courbet ; les hommes politiques qui oppriment et écrasent le peuple, les banquiers et les entrepreneurs du capitalisme industriel naissant qui oppressent l'ouvrier, bref, le peuple des « salauds », comme le dénommait Jean-Paul Sartre.

Faire parler ma conscience, mon éthique - bien. Sauf que surgit, ce faisant, ce sérieux problème : le sujet que je suis. Le grand problème, mon grand problème, dans le marasme civilisationnel qui est le nôtre en ce début de 21e siècle, c'est en effet le sujet et, notoirement, moi en tant que sujet. L'« individu » que je suis, un individu qui n'a pas forcément envie de se réfréner, qui n'a pas forcément envie de lever le pied, et qui veut vivre sa vie de vivant, tiens la vivre à fond, tant qu'il y est. Que faire alors de moi, vivant ? De moi qui suis, au contact du monde, une interface désirante, pour en inférer par une formule deleuzienne ? De moi qui suis quelqu'un aux prises avec de multiples agencements qui ne sont pas forcément ceux que l'éthique met en avant et qu'elle impose de désirer, éthique qui devient alors l'équivalent, dit Pierre Ansay, d'un « gendarme contre-désirant »?

L'« individu » : l'historien du droit et psychanalyste Pierre Legendre, sa vie de penseur durant, n'aura eu de cesse, avec raison, de rappeler l'importance ontologique de cette figure chaque fois qu'il en réfère à la question de notre humanité. Pourquoi cela ? Parce que le sujet, toujours, fait valoir son droit d'individu. Contre tous, le cas échéant. L'individu, c'est au sens conceptuel celui qui n'est pas divisé en tous les autres, c'est le sujet en soi, le sujet-sujet, pas le sujet social, c'est moi aussi, c'est moi. Or dans ce monde, s'agissant de moi, tout commence et tout finit par « mon corps », par moi, moi et moi, aurait pu dire le polémiste Philippe Muray. L'individu, cet « être humain, cette personne se pensant par opposition au groupe, à la société, à la collectivité, à la masse », précise le dictionnaire Larousse. Pourquoi cette mention de l'individu ? Parce que ma conscience, à l'instant même, vient de terrasser l'individu que je suis, le sujet-sujet, le moi, moi et moi.

Le bain traumatisant dans lequel nous flottons tant bien que mal à l'ère qui est la nôtre, l'ère du Grand Dépérissement, a en effet cette conséquence : le sujet que nous sommes chacun est prié de sortir de la scène, de se taire, de faire profil bas. La société devient-elle de plus en plus inégale, fragmentée, livrée aux groupuscules, aux clans, aux diviseurs, aux égoïstes qui envisagent de s'installer à l'écart de tout sur des villes flottantes pour ne pas avoir à payer pour les pauvres et les damnés de ce monde ? Soyons francs, je ne peux sans honte faire partie de ces « salauds », les rejoindre, filer avec la caisse et m'offrir une vie de château tandis que dans ce monde mal fichu et selon les chiffres du Programme alimentaire mondial (WFP) - un gamin de moins de cinq ans meurt de faim toutes les onze secondes. L'environnement naturel, quant à lui, se fait-il de plus en plus pollué, irrespirable, sale, saturé de plastiques et d'effluents putrides ? Soyons francs, je ne peux sans honte rejoindre le clan infâme des climato-sceptiques, prendre le volant d'un véhicule de type Audi Q7, Dodge RAM 1500 ou Range Rover et, l'humeur légère, me rendre au point d'embarquement de ce grand navire de croisière hautement pollueur de la

compagnie Ponant qui m'a vendu une gentille virée à deux coudées des pôles afin que je fasse un selfie avec un ours polaire au poil sali par la neige fondue. Immoral à ce point, franchement, ce n'est pas correct.

Être vivant aujourd'hui ?

Sous peine d'être un « salaud » sartrien, je le crains, c'est devoir mettre l'individu que nous sommes de côté et sur la touche. J'ai une folle envie de boire un Coca-Cola - ma conscience me dit : il faut 15 litres d'une précieuse eau douce pour faire un litre de ce soda américain anti-écologiste en diable. Bon, je renonce au Coca-Cola. J'ai une folle envie de m'acheter cette puissante moto et de tailler la route au plus loin - ma conscience me dit : ce projet, à raison d'un taux d'émission de $C0^2$ supérieur à 130 g/km, est hautement toxique pour Gaïa la Terre, notre Pachamama sacrée. Bon, je renonce à cette moto et à ma virée. J'ai une folle envie de ce sac Vuitton, de ces chaussures Berluti - ma conscience me dit : attention, produits en cuir égale élevage intensif et hécatombe animale. Bon, ni sac Vuitton ni chaussures Berluti. Je veux me faire construire une maison neuve - ma conscience me dit : bâtir cet édifice va vider un peu plus les carrières de sable alors que le sable manque déjà. Bon, je renonce à cette maison, je file dans la vieille ferme bretonne de l'écologiste Yves Cochet où l'on vit en mode décroissance en attendant le collapse de notre monde ou mieux encore, je me fais survivaliste, j'adopte pour milieux de vie un abri sous roche et une forêt humide où je trouverai l'eau sur les feuilles d'arbres et où je vais calmer ma faim en mâchant des racines avec une extrême modération, pour ne pas amplifier la déforestation.

Sinon quoi ? Faire autrement, faire triompher en moi l'individu qui prend le pas en moi sur l'être social, c'est militer pour le Parti de la Mort. L'individu veut-il faire sécession, veut-il laisser chanter en lui son plaisir, son principe de jouissance, ma conscience éthique le lui dit tout net - et elle me le dit à moi aussi : c'est inadmissible, c'est inhumain ou, si c'est humain, alors c'est le signe que l'humanité a failli, qu'elle en est arrivée à un point tel de déchéance qu'elle n'entend plus même se constituer comme espèce sociale et solidaire.
Qu'ils crèvent, si c'est le cas, les humains.

Être vivants ? Ils ne le méritent plus. Être vivant ? Tu ne le mérites plus.

À l'heure dorénavant sonnée du Grand Dépérissement, de la catastrophe environnementale largement entamée déjà, la seule question qui vaille, en somme, est celle-ci : puisqu'il me faut vivre en me tuant moi-même et, parce que je n'ai pas changé de mode de vie, en tuant mes prochains - en vous tuant, vous qui m'écoutez -, comment sortir du cercle des assassins du genre humain ? Une solution serait d'appareiller en moi mes deux géographies personnelles, le moi « socius » et le moi « individu » et de parvenir à cette synthèse, l'« individu social » d'un même tenant divisé et non-divisé, individualiste et solidaire, autocentré et exocentré. Le nouvel « homme nouveau » ? Rien à voir avec le conquérant moderniste du passé qui pliait le monde à sa botte, tout à voir avec le conquérant du présent qui évite d'écraser le monde avec sa botte. Il s'agit cette fois de fondre en moi Parti de la Mort et Parti de la Vie, de manière à trouver un parfait équilibre entre désir d'établir l'Empire du Bien, pour emprunter de nouveau une formule à Philippe Muray, et appétit à jouir inhérent à l'Empire du Mal. Est-ce possible ? On verra bien. Ou bien l'on ne verra rien sous peu, au train où vont les choses, à force de vivre à crédit en épuisant les biens non renouvelables que nous dispense notre planète.

Quoi faire encore, nous les vivants, pour retrouver la voie de la « bien-vivance » respectueuse ?

Se mettre, par exemple, dans une position de résilience - « s'y faire » en espérant que la « décence commune » chère à George Orwell va prendre le dessus sur les « indécences singulières ». Essayer de s'adapter, aussi (mais a-t-on le choix ?). Les organismes vivants s'adaptent, peut-être les vivants que nous sommes s'adapteront -ils au changement, peut-être créerons-nous d'autres formes de vie, d'autres métabolismes y compris dans nos corps d'humains, si le temps nous en est laissé. On peut notamment miser sur l'innovation. Inventant aujourd'hui l'écologie de demain, des laboratoires ne mettent-ils pas au point des bactéries mangeuses de $CO^2$ et des planctons dévoreurs de plastique ? Se disposer à croire, selon la formule consacrée des altermondialistes, qu' « un autre avenir est possible ».

Quoi encore ?

À l'appel d'un Pierre Montebello, s'ouvrir aux pensées qui relient, ces « métaphysiques cosmomorphes » qui nous marient à la substance du monde, tout en condamnant les pensées qui séparent. S'installer dans une position de réconciliation, en favorisant l'inclusion de toutes nos forces et celle des forces « compagnes » que la nature peut offrir, force solaire, force aérolaire, force liquide. L'interspécisme (respecter les espèces différentes que compte notre monde), le biospécisme (y faire de la vie de tout, la valeur suprême, contre l'anthropocentrisme) doivent devenir ma culture, votre culture, notre culture.

Quoi encore-encore ?
Supporter avec bienveillance la phraséologie des pro-environnements et les admonestations récurrentes d'une Greta Thunberg, parce que les pro-environnements et Greta Thunberg ont raison. Cela, vivrait-on de plus en plus fort l'impression d'endurer un totalitarisme mental doux où l'on n'en finit plus d'être culpabilisés pour nos comportements écocides au rythme de grandes messes d'autoflagellation devenues des rituels où le sujet-sujet est prié de s'effacer.

Est-ce là une position de vaincu ? Pour l'individu, c'est une position de vaincu, oui, pour l'essentiel. Étant bien entendu, tout bien pesé, qu'il en va-là de la seule option qui vaille, dès lors qu'il s'agit de se sauver soi-même dans un monde où être vivant est moins à l'ordre du jour que sauver ce monde afin de pouvoir se sauver soi-même et y rester vivant. Adopter cette posture, assurément, n'est pas facile, voilà qui suppose une lourde charge de renoncement, voilà qui en appelle, en moi - en vous, en nous - à la mise à mort du loup solitaire.

Mais quoi ? C'est à prendre ou à laisser. Parce qu'il n'y aura pas de second Noé pour nous sauver du Déluge.

(Conférence donnée dans le cadre de *La nuit des idées*, Galerie R3, 30 janvier 2020)



# Dire? Faire ?

Performance

# Sylvie Tourangeau

**Dire ? Faire ?**[1]

Dans un environnement menacé où disparaissent des forêts, des milieux de vie, des animaux, des êtres chers et bien plus encore... par quelle viscéralité visionnaire doivent être habités tous nos gestes, chacune de nos paroles ? Quelles attitudes humaines et inventives sont-elles nécessaires pour nous introduire dans de nouveaux paramètres d'existence ?

Animée par la conscience d'une certaine urgence et sachant l'endurance inévitable, j'ai opté pour une performance durant laquelle il me fallait mettre au premier plan le pouvoir d'évocation[2] de chaque objet ou de chaque geste, et ce, dans une perspective d'impermanence.

Au fur et à mesure des actions performatives, je pige des petits objets de pacotille dans deux chaudières d'eau d'érable entourées de tubulure bleue provenant d'une érablière.

Sur le grand mur blanc, j'accroche et allume une petite lampe en guise de soleil ou de lune. Je dessine l'horizon en déroulant un ruban satiné d'une longueur de vingt pieds. Des fleurs blanches découpées et une petite botte d'enfant en caoutchouc noir sont déposées au sol. Je complète ce schéma de paysage en traçant, sur le plancher, le contour d'un lac à l'aide d'une corde.

Une partie de l'audience s'assoit sur le bord du lac. J'invite tout le public à se fermer les yeux et à visualiser un paysage à se faire, de cette image mentale, une représentation référentielle de ce qu'est un paysage pour chacun•e. « Imprégnez-vous de cette image-phare de façon à ce qu'elle vous habite quoi qu'il arrive ». Aux yeux de tous, je fais disparaître tous les éléments de ce panorama fabriqué, devenu éphémère.

J'invite les gens à marcher en formant un rectangle dont chaque côté est lié à un verbe à prononcer en boucle : s'engager /sauvegarder / se décourager / penser autrement, pendant quelques minutes.





À l'aide d'un ruban de satin, j'attache la petite botte d'enfant à ma cheville. J'enfile des gants rouges et marche sur des œufs en faisant un hommage au cycle des saisons devenu, lui aussi, imprévisible. Je termine couchée à plat ventre pendant que deux filles ramassent les œufs cassés telle une matière précieuse. Nous sortons ensemble alors que derrière moi glisse, sur le sol, une traînée de ruban rouge.

Sylvie Tourangeau

---

1- Le titre de cette performance se veut un clin d'œil au titre du livre de J. L. Austin *Quand dire, c'est faire,* en apportant, ainsi, l'idée que ce performatif du langage ne peut s'appliquer à l'amélioration de la situation environnementale actuelle.

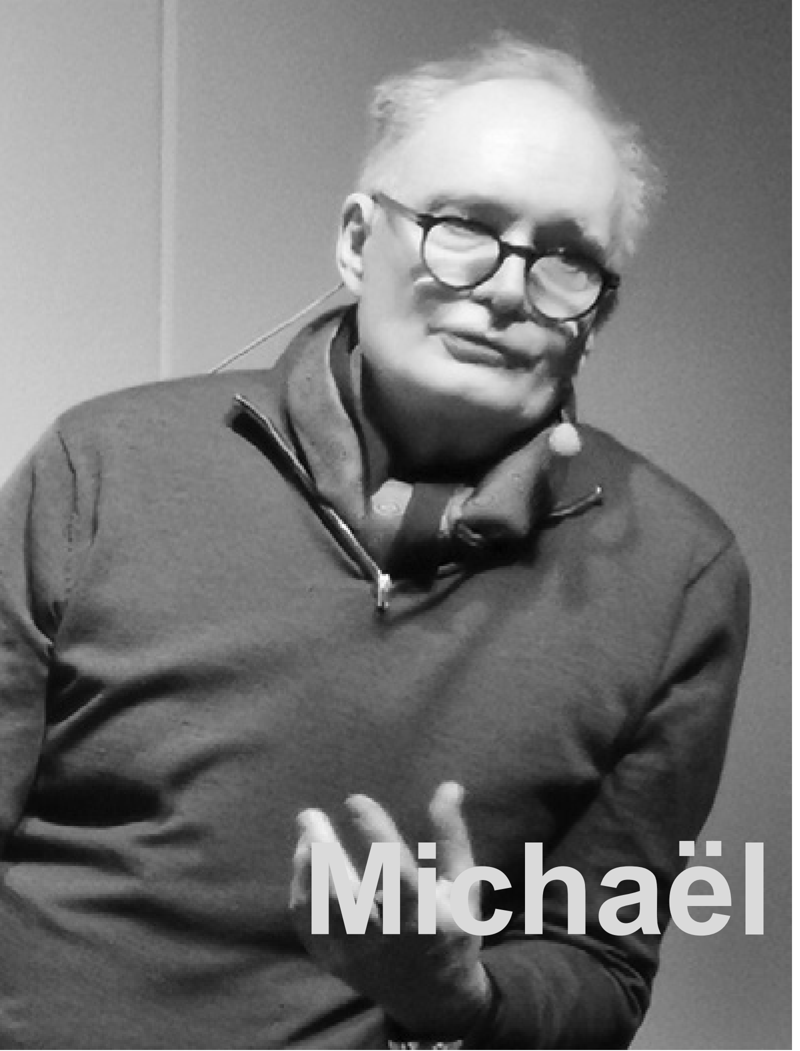
2- Lors du processus de cette performance de 30 minutes, j'ai été habitée par l'attitude des enfants pendant leurs jeux. La vérité de leurs visions dépasse la réalité puisqu'au moment précis où nous marchons sur leurs routes imaginaires, ils n'hésitent aucunement à nous déplacer de leur paysage non visible qu'ils ont soigneusement construit avec des objets qu'ils avaient sous la main.




# Table ronde

Paul Ardenne (France)
Michaël La Chance (Qc, Canada)
Evaldo Becker (Brésil)
Christine Ouellet (Qc, Canada)

Animation: Patricia Powers



# Nietzsche et le xénobot:
## l'art, la religion et la science devant le désastre écologique

Michaël La Chance

### Harmonie personnelle et écosystèmes

* Conseil d'un vieil écologiste (Satish Kumar) à la toute jeune Greta Thunberg : se ménager elle-même (sinon elle va se brûler), il l'encourage à mener son combat, mais de ne pas négliger — chemin faisant — son harmonie personnelle. Notre anxiété nous conduit à dénoncer les corporations, les gouvernements… nous voulons mobiliser nos contemporains avec des cris d'alarme, la peur de la fin, le spectre d'un monde toxique, des visions de l'effondrement. Le vieux Satish dit à la jeune Greta : il faut militer par amour[1].

* Les vieux écologistes l'ont éprouvé, depuis quelques décennies, les mouvements écologiques sont voués à l'échec quand ils utilisent la menace et la peur. Il ne sert à rien de crier comme Cassandre. Cela n'a pas d'effet, n'exerce pas de levier auprès de personnes qui ne savent déjà plus ce que c'est d'« être vivant ». On ne peut plus se tenir à l'abri, se tenir hors d'atteinte. Il s'agit d'être furieusement vivant, dans une exaltation de l'existence. Par la vie en soi reconnaître la vie autour de soi.

Le meilleur moyen de militer pour le respect et la préservation du vivant, c'est être soi-même vivant. Il ne sert à rien de déplorer les extinctions et les désastres si cela nous mine, nous éteint – cela n'impressionne personne, tout au plus cela alimente l'actualité télévisée friande d'images morbides. La personne écoresponsable 1) incarne l'affirmation de la vie, 2) perçoit la qualité dans les choses. Car il faut être vivant (au sens poétique d'être porté par l'exaltation et la joie) pour percevoir les **qualités**, et donc la spiritualité dans le monde naturel.

Dans notre monde techno-industriel, les objets sensibles disparaissent, deviennent pure fonctionnalité, finalement le monde (et aussi l'humanité) devient ressource tandis que notre réalité devient abstraction. Notre structure ontologique essentielle est oubliée sous une culture de la domination et de l'accélération. Ce qui conduit à une perte de notre relation fondamentale à la Vie/Être (l'Être comme principe biomorphique).

---

[1] Philip Nassif, « Satish Kumar : j'admire Greta Thunberg mais je l'ai mise en garde », 22 juillet 2019 http://madame.lefigaro.fr/societe/satish-kumar-si-tu-agis-par-peur-tu-seras-forcement-decue-greta-thunberg-120719-166080

Percevoir les qualités, c'est retrouver cette relation fondamentale. Il y avait déjà, chez Oswald Spengler, auteur du Déclin de l'Occident, ce rapport entre l'épuisement personnel et la vision du déclin. En fait, on ne saurait parler du déclin de la société autrement qu'à partir de son propre déclin. On parle de la fin de la civilisation à partir d'une existence déracinée, on parle de l'épuisement des ressources à partir de sa propre stérilité.

Pour plusieurs raisons : d'abord, il n'y a pas de représentation possible de la fin – on ne peut que devenir symptôme. Il s'agit ici d'une **limite réelle** : je ne peux faire appel à l'entendement, la raison ou l'imagination ; je ne peux qu'en témoigner. Je ne peux projeter une image de cette réalité, je dois la porter dans mon corps.

Il convient de rappeler que, pour Oswald Spengler, la société est un organisme qui naît et décline. Il ne sert à rien d'accuser des invasions extérieures, des ennemis de l'intérieur. Spengler concevait que toutes les sociétés sont d'égale valeur, sans supériorité de l'Occident, d'une race ou d'une culture. Il faut le rappeler, car les propos de Spengler, tous les propos sur le déclin suscitent des réactions très violentes, une dénégation véhémente. Comme s'il y avait un seul combat, celui du progressisme aveugle contre ceux qui annoncent la nuit. Les négationnistes réagissent avec violence comme s'ils étaient attaqués dans leur corps; il y a en effet une étrange corrélation entre le corps collectif et le corps individuel – qui est exprimée par la légende de la terre désolée et du Roi pêcheur[2] .

**Le progrès permanent – et le refus de la fin**

Il y a trois façons d'invoquer la science :

1 — Comme connaissance basée sur des faits. C'est ce que fait Greta Thunberg aux Nations-Unies :
*« Entire ecosystems are collapsing, we are in the beginning of a mass extinction, all you can talk about is money, fairy-tales of eternal economic growth. How dare you ! For more the thirty years the science as been crystal clear[3]. »*

Les écologistes, Greta Thunberg, nous exhortent à écouter les scientifiques. Nous avons les chiffres et les analyses, la quasi-totalité des scientifiques est convaincue. Mais les données scientifiques ne changent pas les gens. L'argumentation scientifique la plus serrée, le constat le plus froid et le plus sec ne mobilisent pas nos affects. Quel mouvement d'opinion saurait appeler ce changement ? Or, « Être vivant » ce n'est pas éviter les contrariétés, c'est instaurer un rapport au monde et aux autres.

2— La deuxième façon d'évoquer la science, avec l'établissement des faits, c'est lorsque la connaissance scientifique nous achemine vers de nouvelles conceptions de la réalité, de la nature, de l'espace…. La science transforme notre compréhension du vivant, ce que c'est que d'« être vivant ». Nous allons y revenir avec les biobots, et particulièrement le xénobot.

Le troisième recours à la science, c'est :
3 — comme idéologie du progrès permanent : Le progressisme est devenu une religion très puissante :
progressisme moral, mais aussi économique et scientifique : on croit dans **le progrès perpétuel et permanent**. Les progressistes se montrent parfois raisonnables : ils reconnaissent que la croissance infinie dans un monde fini est impossible ; cependant ils réagissent de façon très viscérale lorsqu'on applique cette limite au développement de l'humanité : si vous ne croyez pas dans l'humain, c'est que vous détestez l'humain. Notre ingéniosité est sans limites, la science saura trouver des solutions à l'épuisement des ressources naturelles, à la superpopulation et à la pollution. Être vivant avec 8 milliards, est-ce pareil qu'être vivant avec 20 milliards, avec 50 milliards ? Le monde ne sera jamais trop petit pour accueillir l'humanité, puisque la planète est en premier lieu la demeure de l'humain, puisque le génie technologique est illimité !

---

[2] La Légende arthurienne – le Graal et la Table Ronde, Chrétien de Troyes, et al. Préf. D. Régnier-Bohler. Ed. Robert Laffont, coll. « Bouquins », 1989.

[3] Greta Thunberg, ONU Climate Action Unit, 23 septembre 2019.

En douter c'est avouer une détestation de l'humain, une haine du vivant. On ne peut parler de préservation des forêts, de la biosphère et du contrôle des populations, comme Pentti Linkola sans être qualifié d'écofasciste[4]. On ne peut s'inquiéter de l'effondrement des écosystèmes sans être comparés aux tueurs de Christ Church et El Paso[5].

* Le génie technologique est illimité : on croit que la science s'élabore hors de la culture, mais elle est conduite par l'utile et le profit, la technique et l'industrie. C'est le pacte faustien de la connaissance devenue enjeu de domination et de contrôle, la prétention (hubris) au tout possible dont l'Occident a fait sa destinée. Les objets sont discernés selon les usages et applications au service d'une certaine culture du tout calculable. Le **pacte faustien** conduit à la désillusion : la croissance n'est pas continue, les ressources ne sont pas illimitées, le niveau de prospérité n'est pas immuable. Nous ne pouvons plus croire dans le progrès continu et permanent. La science elle-même nous l'enseigne : la société est un modèle thermodynamique caractérisé par la croissance accélérée, une machine dévoreuse d'énergie humaine et matérielle qui, au terme d'un parcours de combustions et les crises, cède finalement à l'entropie.

* On accepte assez bien l'idée de mort thermodynamique, ou encore organiciste – tant qu'elle reste abstraite. On voit que les concepts de « changement climatique » et d'« anthropocène » sont assez bien reçus en tant que représentations abstraites, mais la dimension de l'affect se révèle très réticente, sinon violente à un changement de paradigme. Submergés par les affects, certains vivent un effondrement émotionnel — l'écoanxiété.

[4] Cf. Linkola, Pentti, Can Life Prevail?: A Revolutionary Approach to the Environmental Crisis, trad. Eetu Rautio, Arktos Media, 2011, 202 p. La notice wikipédia anglophone le désigne comme « radical deep ecologist », la notice francophone caractérise Linkola (87 ans) d'écofasciste antidémocratique et eugéniste.

[5] Damien Leloup, « Écofascisme : comment l'extrême droite en ligne s'est réapproriée les questions climatiques », Le Monde, 4 octobre 2019.
https://www.lemonde.fr/pixels/article/2019/10/04/ecofascisme-comment-l-extreme-droite-en-ligne-s-est-reappropriee-les-questions-climatiques_6014255_4408996.html

D'autres développent une agressivité sans précédent envers les écologistes, ils qualifient Greta Thunberg de gamine manipulée, et/ou d'écofasciste du calibre de Pentti Linkola[6]. C'est une réaction typiquement eurocentrique: disqualifier une idée, une personne, en l'associant au spectre de la droite. Pourquoi des réactions si fortes : parce que les écologistes insistent sur le caractère limité de nos sociétés, ses institutions et son système de pensée. Cette limite n'est pas seulement un concept collectif, elle est aussi un affect personnel. Déjà chez Spengler, il y a une corrélation entre le personnel et le collectif. Reconnaître que notre civilisation a perdu son génie spirituel (notion empruntée à Auguste Comte), c'est reconnaître que nous avons perdu notre âme, c'est la fin de la littérature, des arts, de la poésie… la fin des grandes œuvres. Il n'y aura que des œuvres prophétiques sinon post-apocalyptiques : sans personne pour les entendre, sans génération pour les recevoir. Il n'y a pas de (belle, grande…) représentation de la fin, mais une fin de la représentation. Il n'y a plus d'images fortes, mais une faillite de l'imagination. Il n'y a pas de poète de la fin, mais un étiolement de la littérature. Il n'y a pas de fin de la civilisation humaine, mais des hommes sans humanité.

**La fin comme occasion**

* Heidegger, grand lecteur de Spengler, un disciple même, s'oppose sur ce point : l'effondrement est l'occasion de la découverte de nouvelles possibilités existentielles. Pour cela, il faut revenir à la question de base : comment être vivant aujourd'hui ?

En fait, il nous est impossible de dissocier notre destinée personnelle, notre affirmation individuelle de la vie, de la mécanique de prédation et de destruction de la vie qu'est devenue notre société techno-industrielle. Je dois assumer pleinement cette situation qui est la mienne, vivre cette époque et mes contemporains, et non pas seulement désespérer de l'avenir et de l'abandon de la Vie.

[6] On tente de discréditer Greta Thunberg en lui faisant tenir des propos qui appartiennent à Pentti Linkola et à son éthique du bateau de sauvetage - https://www.reddit.com/r/Eco_Fascism/comments/d8xgn3/words_of_wisdom_from_greta_thunberg/

Quand il n'y a plus de futur, nous sommes, plus que jamais, conduits à faire quelque chose du présent. La tragédie est aussi une occasion: le retrait de l'Être/Vie nous place devant la nécessité de retrouver ce qui a été oublié par l'humanité. Nous sommes dans l'urgence d'explorer les possibilités existentielles résiduelles que nous pouvons retirer d'une culture agonisante. Nous ne saurions nous accommoder du mensonge comme quoi tout est ordonné et tranparent, alors que tout est panique et stupeur hypnotique. Il s'agit de se libérer des abstractions, de se donner une expérience concrète du présent, se laisser requérir par le sensible, assumer sa position dionysiaque.

**La Nature comme flux**

* Comment lutter contre l'abstraction, comment rappeler la force créatrice de forme de la Nature. La Nature est un flux primordial, morphogénétique, qui a la capacité de se transformer et de se manifester. D'être immergé dans ce flux, je touche à tout, je suis touché par toutes choses, c'est une intuition fondamentale de participation (Leroi-Gourhan) et de contact. J'entends par Nature une matrice fluide et originelle qui constitue la « vie » de toutes les grandes organisations : les formes de vie (végétal, animal), mais aussi les sociétés et les langages.

La société est habitée par un génie spirituel qui permet ces grandes réalisations que sont la musique, l'architecture, les lois… Ce génie spirituel et le grand-œuvre de la civilisation provoquent l'apparition d'une pensée métaphysique et la possibilité d'appréhender la vie créatrice comme telle. Lorsqu'une société atteint un certain degré d'organisation, possède le langage et la pensée, elle peut conceptualiser la Nature, mais aussi elle peut **devenir le lieu de surgissement direct** de l'énergie créatrice à l'œuvre dans la société elle-même. Ainsi, dans certaines cultures avancées, le langage n'est pas seulement un instrument, il se laisse imprégner par la Nature, se fait lieu de surgissement de l'indéterminé. Le langage poétique plonge ses racines dans l'indéterminé.

C'est l'enjeu de la poésie et de l'art d'accueillir le flux créatif et vivant qui travaille notre pensée et société, nous éprouvons que ce flux est le siège d'un processus historique.

La structure symbolique fondamentale (*Ur-symbol* de Spengler) de notre société se transforme, le génie spirituel à l'œuvre dans le développement des grandes sociétés parvient à son terme, bientôt le génie s'étiole, la Nature se trouve hors de portée. Heidegger comparait ce génie spirituel à un fleuve qui modifie son parcours, et les villes qui longeaient son littoral s'éteignent. Pourtant, c'est parce qu'il décline que l'être s'illumine, c'est en raison de son retrait que la Nature se laisse appréhender dans le langage poétique.

Le sujet humain a développé un espace affectif et mental où l'appréhension de la Nature, de la Vie, de l'Être, etc., est devenue possible. Où les grandes forces à l'œuvre ne sont pas seulement conceptualisées, mais aussi éprouvées. Aujourd'hui cet espace se referme. On ne sait plus ce qu'est la Nature, l'Être… En effet, l'horizon d'intelligibilité de notre culture est le siège d'un processus historique, il peut se refermer et se laisser apercevoir comme tel. Je peux néanmoins reconnaître que je suis inscrit dans un schème symbolique fondamental, lequel subit une transition historique. Renouer avec le symbolique a pour effet de ré-enchanter le monde utilitaire et consumériste, mais surtout il permet d'explorer des possibilités d'être dans le mode de la fin.

**Une nouvelle vision du vivant : le xénobot**

* — Je veux lire un passage de Nietzsche, qui date de 1878 :

« Quelle place peut-il encore rester à l'art de nos jours ? Il nous a avant tout enseigné durant des millénaires à considérer la vie et chacune de ses formes avec intérêt, avec plaisir et à amener ces sentiments jusqu'au point de nous écrier enfin : "Qu'elle que puisse être la vie, elle est bonne !" [Goethe]. Cette leçon que nous donne l'art de jouir de l'existence et de regarder la vie humaine comme un morceau de nature, sans mouvement de sympathie trop violent, de n'y voir qu'un objet soumis aux lois de l'évolution, cette leçon a pris racine au plus profond de nous-mêmes, elle reparaît maintenant à la lumière sous forme d'un besoin tout-puissant de connaissance. On pourrait renoncer à l'art que l'on n'en perdrait pas pour autant cette faculté acquise grâce à lui ; de même que l'on a abandonné la religion, mais non pas ces moments d'élévation et d'exaltation

que l’âme y a gagnés[7]. »

Ici, Nietzsche dit qu’on a renoncé à la religion – rien n’est moins sûr. Les monothéismes sont en grande partie responsables du mépris de la Nature et du désastre écologique. Il dit que l’art a contribué à l’affirmation de la vie, mais que l’on pourrait renoncer à l’art. Il semble en effet que l’art est en train de se « dénaturer », devenu responsable de sa démocratisation, il doit donner prise à la médiation pour toucher ses publics, il doit être représentatif de la société — au service d’un progressisme moral et social. Certes l’art veut nous rapprocher d’une expérience du vivant, mais il semble que ce ne soit toujours que des fleurs devant les abattoirs, tant que nous n’aurons pas fondamentalement transformé notre compréhension/expérience de ce qu’est « être vivant ». Nietzsche suggère que la science prendra le relais de l’art dans la reconnaissance du caractère prodigieux de la vie. On se demande ce que Nietzsche aurait pensé des xénobots ! Des petits cœurs de grenouille qui battent à l’unisson.

* Ce qui me conduit à parler des biobots, plus particulièrement du xénobot, et quelques découvertes biomédicales récentes [vraiment récentes : la page Wikipédia du xénobot a été créée le 15 janvier]. Prenons quelques cellules de cœur de xénope, une grenouille à griffe d’origine africaine, mettons-les ensemble dans une boîte de Petri, elles se contractent naturellement, mise en présence elles se mettent à battre à l’unisson. Le vivant reconnaît le vivant. Cette communication intercellulaire est une caractéristique du vivant, au terme de plusieurs millions d’années d’évolution. Prenez cette petite masse (1 mm) de cellules qui battent à l’unisson (attention cœurs sensibles) vous les coupez en deux et elles vont « guérir » spontanément, cette petite machine biologique a la capacité de se réparer d’elle-même, pour retrouver son unité fonctionnelle (quelle est la nature profonde de l’empathie que vous éprouvez pour ces cellules, de vivant à vivant ?). C’est encore une caractéristique acquise après plusieurs millions d’années d’évolution : des nerfs sectionnés peuvent ainsi se « parler », les extrémités vont les unes vers les autres, elles se touchent et s’autoréparent, si elles ne sont pas trop éloignées[8].

---

[7] Friedrich Nietzsche, *Humain, trop humain I,* (trad. R. Rovini) frag. 222, Œuvres II, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, p.156.
[8] Université de Glasgow : https://phys.org/news/2009-08-scientists-tiny-tubes-nerves.html

Pendant quelques semaines, dans le Vermont, un méga-ordinateur a simulé un processus évolutif de plusieurs millions d’années, afin de créer un assemblage de cellules (cœur, peau) de façon à produire (en nanochirurgie) un organisme qui peut se déplacer en ligne droite dans la boîte de Petri : il marche, il nage, il fonctionne pendant des semaines sans alimentation et surtout il peut être programmé : on a programmé le xénobot à ranger les détritus cellulaires qui parsemaient la boîte[9].

Nous vivons une époque formidable, en janvier 2020 où nous apprenons que des cœurs de grenouille peuvent être programmés, que ces robots biologiques seront utilisés pour éliminer les microplastiques des océans (ce qui urge, car bientôt il y aura davantage de plastiques que de poissons), ou encore pour traiter les déchets radioactifs et autres tâches environnementales, pendant que des millions d’oiseaux et mammifères, des grenouilles aussi, sont brûlés vifs en Australie. Aujourd’hui on étudie la communication entre des cellules cardiaques, la converstion entre les extrémités des nerfs. Peut-être que ces percées en ingénierie cellulaire nous en apprendront plus sur notre capacité de surprendre la connexion entre tout ce qui est.

**Les religions écocidaires**

J’ai été frappé par une déclaration de Michel Houellebecq à la réception du prix Spengler : la seule chose qui change l’humain c’est la religion – et non les données scientifiques: « j’ai eu l’occasion de constater, dans ma vie privée, que la religion pouvait modifier le comportement de l’être humain — et que c’était la seule chose, en réalité, qui était capable de le faire, en dehors de l’amour[10].»

---

[9] Travaux de Sam Kriegman ; Douglas Blackiston ; Michael Levin ; Josh Bongard à Tuft University. Cf. Matt Simon, « Meet Xenobot, an Eerie New Kind of Programmable Organism », *WIRED*, 13 janv 2020 [https://www.wired.com/story/xenobot/]
[10] Michel Houellebecq, « Le suicide de l’Occident résultat de deux déclins, l’un démographique, l’autre religieux » Texte prononcé par Michel Houellebecq à Bruxelles le vendredi 19 octobre lors de sa réception du prix Oswald Spengler 2018.
https://www.herodote.net/Textes/Michel-Houellebecq-bruxelles-spengler.pdf

J'ai été frappé par cette phrase parce que, par ailleurs, j'ai la conviction que les monothéismes sont responsables du meurtre de la Nature. J'ai organisé l'année dernière une journée d'étude sur le rapport entre les religions et l'écologie, j'ai demandé à divers conférenciers de développer la possibilité de développer un plus grand respect pour la Nature, de prendre en considération la souffrance animale… depuis leur tradition religieuse, christianisme, islam, judaïsme, en vain : les monothéismes étendent un schéma tribal à la grandeur de l'univers, un patriarche surveille nos pensées autant qu'il commande aux galaxies, accorde des privilèges à l'humain dans ce monde-ci, pour prix de ses sacrifices, pour qu'il gagne sa place dans un autre monde. Le discours religieux s'aligne sur le discours néo-libéral : la nature est une richesse qu'il convient d'exploiter, elle est grossière quand elle n'est pas dans nos usines ou nos assiettes. Les animaux sont des propriétés privées et comme telles peuvent être torturées ou sacrifiées pour gagner des faveurs célestes.

Je mentionne ceci, car les écologistes accusent le capitalisme, mais ils ne s'en prennent pas aux religions qui sont les vraies ennemies du vivant, qui empoisonnent la Nature pour hâter le dernier jugement[11]. En fait, c'est une limitation à laquelle ils doivent se soumettre, s'ils ne veulent pas se discréditer : ils ne peuvent pas dénoncer la surpopulation ni les grands pollueurs en dehors de l'Europe. Ils sont condamnés à dénoncer le conte de fées du progrès permanent, les comportements de consommation et d'extraction, à la tribune de l'ONU, mais ils ne peuvent pas s'attaquer de façon frontale aux grandes mentalités écocidaires : les religions, un certain usage de la science, la surpopulation, la culpabilité postcoloniale de l'Occident. Comme on le voit, l'avenir de la planète ce n'est pas seulement un affrontement entre la science et l'économie. C'est une question qui convoque l'art et la (critique de la) religion.

Nietzsche en donnait le rappel : l'art qui nous porte au-devant de la vie, par une force de tout notre être : c'est un choix spirituel et affectif de la plus grande intensité.

[11] Il y a des exceptions courageuses : Shawn Sanford Beck, pasteur anglican du Saskatchewan, auteur de *Christian Animism,* Ed. Christian Alternative, 2017.

C'est par l'accroissement de nos capacités désirantes, avec les risques, que nous rejoignons la totalité du monde, et non pas en s'appliquant à éliminer le négatif [12]. Notre mode de vie actuel ne peut être rédimé en changeant quelques habitudes (compost, bannir le plastique à usage unique, réduire la consommation de pétrole, boycotter l'huile de palme, privilégier les placements financiers écoresponsables…), c'est un engagement éthique et esthétique.

* — Nietzsche, Spengler… ces auteurs suggèrent qu'une grande synergie est nécessaire à l'édification des civilisations. On se prend à espérer qu'une nouvelle synergie puisse voir le jour, fondée sur la gratitude et le partage, avec des pratiques contemplatives qui consistent à prendre soin. Une biotopie que l'on peut envisager dans un roman de Philip K. Dick, ou dans les utopies de Satish Kumar.

**Ontologie matérielle, écologie spirituelle**

En fait cette religion existe déjà, depuis Parménide, ce serait l'ontologie : il n'y a pas d'autre monde, il faut adhérer à celui-ci. Un commentateur de Parménide, Clément Rosset, l'énonce ainsi : « La joie de vivre est folle[13] ». Être vivant c'est une transe, c'est un débordement. C'est pour cela qu'il faut aimer et respecter la Terre et toutes les formes de vie par-delà l'usage humain. Nous devons rapatrier notre désir de sacré, qui ne sera plus dans un arrière-monde et ses représentants, mais dans les paysages et les enfants, dans les rencontres entre parents et amis, les jeux et les plaisirs. Satish Kumar, rédacteur du magazine Resurgence & Ecologist, et fondateur du Schumacher College, a été moine jaïn, le jaïnisme ayant une révérence absolue pour toute forme de vie.

[12] « Un bonheur construit par la soustraction de tout ce qui est désagréable n'existe pas, il relève du mirage, juste bon pour ceux dont les capacités désirantes sont amoindries. Car ces derniers, en refusant tout désagrément, échappent aussi à toute vraie jouissance. De ce bonheur qui consiste à éliminer tout élément négatif, Nietzsche se moque … ». Rogel-Pol Droit, « Nietzsche m'a appris l'impureté de la pensée » *Philosophie magazine* no. 136, février 2020, p. 76.

[13] Clément Rosset, *Esquisse biographique. Entretien avec Santiago Espinosa*, Envre Marine, 2017, p. 94.

Aujourd'hui, à 83 ans, il nous invite à rapatrier notre désir de transcendance dans le présent de la nature sans pour autant renoncer à la spiritualité[14].

On peut voir sur YouTube une conversation assez rocambolesque entre le fondateur de **l'écologie spirituelle** et le positiviste Richard Dawkins sur le fait qu'il y a une spiritualité de la pierre : la pierre est aussi un être vivant[15]! Ce qui compte c'est la connexion que j'établis avec celle-ci, comment une qualité indéfinissable se révèle alors, qui se manifeste dans le moment où je reconnais qu'elle reste innommable, et surtout incalculable. C'est la signification que je lui donne, mais aussi ce que cette signification laisse entrevoir dans l'insensé. Ainsi de la pierre, de l'arbre ou de mon contemporain, comment la qualité que je lui reconnais ne la prive pas de sa part d'indéterminé, et aussi (pour emprunter la notion à Jung) sa part d'ombre, car – même lorsque je parle et pense — je reste au cœur du pouvoir créateur de la nature[16].

Dès lors, la spiritualité ne s'adresse pas au surnaturel, elle relève de ma capacité de compassion et de relation. Si j'ai qualité d'être aimable, cette qualité révèle des qualités chez l'autre, une dimension qualitative qui ne peut être mesurée. Ainsi une beauté de la fleur, un esprit de la roche, se révèlent comme des qualités intrinsèques, — et pas seulement projetées, plaquées – lorsque ma façon d'être au monde est aussi une façon de le façonner.

D'où l'importance pour Satish Kumar, disciple de Gandhi et admirateur de la poésie de Tagore, de penser à sa vie de façon plus contemplative.

[14] Satish Kumar, *Pour une écologie spirituelle : La Terre, l'Âme, la Société, une nouvelle trinité pour notre temps*, Préface de Marion Cotillard, trad, K. Reignier-Guerre, Belfond, 2018, 192 p.
[15] *Richard Dawkins interviews Satish Kumar (Enemies of Reason Uncut Interviews)*, voir à la 13e min. https://www.youtube.com/watch?v=19Sqt-zqmrk&frags=wn
[16] Sur la part d'ombre : Pablo Servigne et Raphaël Stevens, Gauthier Chapelle, *Une autre fin du monde est possible, Vivre l'effondrerment (et pas seulement y survivre)*. Seuil, 2018, 336 p.

Le combat pour l'environnement est aussi la démarche d'un être en construction. L'activisme pour la planète ne doit pas être motivé par la peur, mais par un désir de connexion avec ce qui nous entoure et une recherche de l'harmonie en soi. C'est développer des actions collectives, mais c'est aussi chercher une voie intérieure, artistique et spirituelle.

C'est ça **être vivant.**

(Texte complet de la conférence préparée par Michaël La Chance pour *La nuit des idées*, Galerie R3, 30 janvier 2020)



# Une éthique pour les êtres vivants

## Evaldo Becker

« Les arbres, les arbrisseaux, les plantes sont la parure et le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue et pelée, qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon et des sables. Mais vivifiée par la nature et revêtue de sa robe de noces au milieu du cours des eaux et du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme dans l'harmonie des trois règnes un spectacle plein de vie, d'intérêt et de charme, le seul spectacle au monde dont les yeux et son cœur ne se lassent jamais »

(Rousseau J-J, *Rêveries du promeneur solitaire*)

On vit dans une nouvelle époque, une époque qui nous confronte à des décisions impératives. Notre pouvoir en tant qu'humanité s'est vu agrandir dans les derniers siècles à tel point que pour la première fois dans l'histoire, nous sommes finalement capables d'anéantir l'humanité au complet. On a vu dans les dernières années d'innombrables guerres et génocides, des bombes nucléaires, des fuites de radiation dans les usines nucléaires qui utilisent cette source d'énergie dite « propre » et qui pourtant peuvent laisser les sites touchés inhabités par les humains pendant des milliers d'années, des marées noires qui touchent des milliers de Km de plages et qui menacent les espèces aquatiques. On a vu aussi dans des pays comme le Brésil, par exemple, des ruptures de barrages de déchets de minerai exploités par des entreprises transnationales qui ont provoqué l'écocide de fleuves et de rivières. Partout au monde, sauf dans de rares exceptions, on voit autorisé l'usage de centaines de pesticides qui augmentent la perte de la biodiversité, qu'il s'agisse de la flore ou de la faune, et qui font disparaitre à jamais des espèces merveilleuses qui ont pris des millions d'années pour se développer et s'acclimater, ce qui nous met devant une logique de mort.

L'enlaidissement de la Planète, mis en place pour accroître le profit de quelques dizaines d'entreprises

internationales de pesticides et de semences modifiées génétiquement, bouleverse les écosystèmes et doit nous pousser à nous engager vers un changement éthique collectif pour faire face à cette logique internationale de mort. Devant ces situations catastrophiques qui semblent outrepasser radicalement nos capacités de réaction, nous expérimentons toutes sortes de réactions : soit la justification de la logique du profit et de l'exploitation sans pitié de la nature, soit un cynisme de connivence, soit une attitude intimidée remplie d'une résignation stérile. Parfois on voit aussi des attitudes prises au niveau individuel telles que la sauvegarde de nos jardins et de notre environnement le plus proche.

Il est vrai que s'occuper de nos jardins est déjà une solution partielle qui aide à rétablir notre santé individuelle et qui contribue à retarder la perte générale de la biodiversité, voire qui contribue à l'enrichissement de la biodiversité locale. Cependant, à notre avis, ces actions prises au niveau individuel ne sont pas suffisantes pour s'opposer à une nécropolitique qui touche des milliards de personnes au monde et qui nous expose à des épidémies et des risques collectifs dans un monde globalisé. Ces enjeux majeurs devraient plutôt nous pousser à des prises de décisions collectives.

La pensée éthique moderne qui émerge vers le XVIIIe siècle à partir de la constatation de notre éloignement par rapport à la nature et de notre intervention irresponsable dans l'environnement nous a poussé à élargir le cadre de réflexion et d'action éthique. En abandonnant les limitations d'une éthique purement anthropocentrique, on a vu l'émergence de plusieurs modèles d'éthique qui valorisent l'existence des autres espèces et de la vie en général. L'écocentrisme, le biocentrisme et plusieurs courants éthiques plus ou moins anthropocentriques nuancent quand même les limitations d'une pensée qui réserve seulement à l'être humain la dignité d'être pris en compte lors des prises de décisions, mais ils ont du mal à s'établir de façon durable. Un des enjeux éthiques majeurs de notre époque, à notre-avis, c'est l'éthique de l'eau. Des conflits et des guerres motivés par la mauvaise gestion et le partage de l'eau sont rapportés depuis toujours, depuis l'Antiquité et même dans les textes bibliques, et ont été responsables de l'émergence même des conventions et du droit international.

En ce début de XXIe siècle, la relation entre l'homme et les eaux de la planète suscite de sérieuses inquiétudes, et elle entraîne aussi la nécessité de repenser nos relations avec cet élément vital indispensable, ce qui met en évidence la nécessité d'élaborer une nouvelle éthique dans l'utilisation de l'eau. Le manque d'eau, sa mauvaise gestion et/ou distribution font de cet élément naturel le levier d'innombrables guerres et conflits à travers la planète. L'eau ou son absence est devenue l'un des principaux problèmes à résoudre par notre génération.
(BECKER et BECKER, 2019)

On a dit déjà ailleurs qu'il est possible de vivre sans or, argent ou diamants, biens qui ont été pillés à travers l'histoire et qui ont provoqué d'innombrables guerres et génocides. Il est même possible de vivre sans le très controversé pétrole car, comme le montre l'histoire humaine, pendant des milliers d'années, il n'a pas été le centre d'attention des civilisations. Cependant, il est impossible de survivre sans accès à l'eau, et la qualité de vie diminue fortement lorsque l'eau à laquelle nous avons accès est insuffisante ou de mauvaise qualité. Cet élément vital est lui-même un être vivant qui doit être respecté et protégé. Il est porteur de vie, il abrite d'innombrables espèces en son sein et mérite toute notre attention.

On a vu au fil de l'histoire plusieurs civilisations disparaitre dans les sables du temps pour ne vouloir ou n'avoir pu changer leur logique interne de ce rapport à l'environnement. On doit se rendre compte que nous sommes des parties de la nature et non ses adversaires. Ce qui reste évident, c'est que personne ne peut prendre les décisions à notre place et que nous serons, pour le bien ou pour le mal, les seules responsables de notre avenir en tant qu'espèce vivante.

(Extrait du débat du 30 janvier 2020, Galerie R³)



# ÊTRE SENSIBLE À CE QUI NOUS ENTOURE

# Christine Ouellet

En tant que mère et artiste, ma propension à vouloir prendre soin occupe une grande place dans mon quotidien. Je me soucie de l'état du monde tant actuel que futur, au regard de la dégradation de l'environnement, de l'effritement du tissu social et de la surproduction d'objets.

Nous voyons aujourd'hui s'accumuler nos déchets au point de ne plus savoir quoi en faire. Bien que je ne me considère pas gravement écoanxieuse, j'ai la conscience très éveillée face à mon mode de vie et face à la nature et aux effets de ma pratique artistique. Je me demande quels moyens je peux prendre, comme artiste et membre de la société, pour limiter mon empreinte carbone. Au fil de ma carrière de céramiste, j'ai produit une quantité importante d'objets d'art alors que l'environnement est déjà saturé d'objets de consommation. Mes œuvres sont empilées sous l'escalier, à la tête de mon lit, sur mon bureau, dans la penderie ; j'ai le sentiment de vivre parmi des ruines que j'ai créées moi-même.

Je me sens d'autant plus prise dans ce paradoxe alors que je travaille principalement par l'accumulation de milliers d'objets façonnés que je dispose dans l'espace : ce faisant j'ai l'impression d'aller à l'encontre de mes valeurs écologiques. Je sens pourtant que c'est ce que je peux faire de mieux pour m'engager dans ma société.

Cet engagement, je le mets au service de l'expression de mes préoccupations sous la forme d'installations. Combinée à l'accumulation d'objets d'art, l'installation me permet de disposer des éléments afin de représenter des phénomènes naturels et humains. Fidèle à l'argile, le matériau par lequel je suis entrée dans l'art actuel, il m'est arrivée à plusieurs reprises de fossiliser des objets pour en garder la trace et en conserver le souvenir, comme s'ils étaient menacés d'extinction. J'utilise surtout de la porcelaine qui, sous l'effet de la cuisson, devient céramique. Celle-ci dévoile une finesse naturelle qui sert avantageusement ma démarche de bienveillance et de préservation.

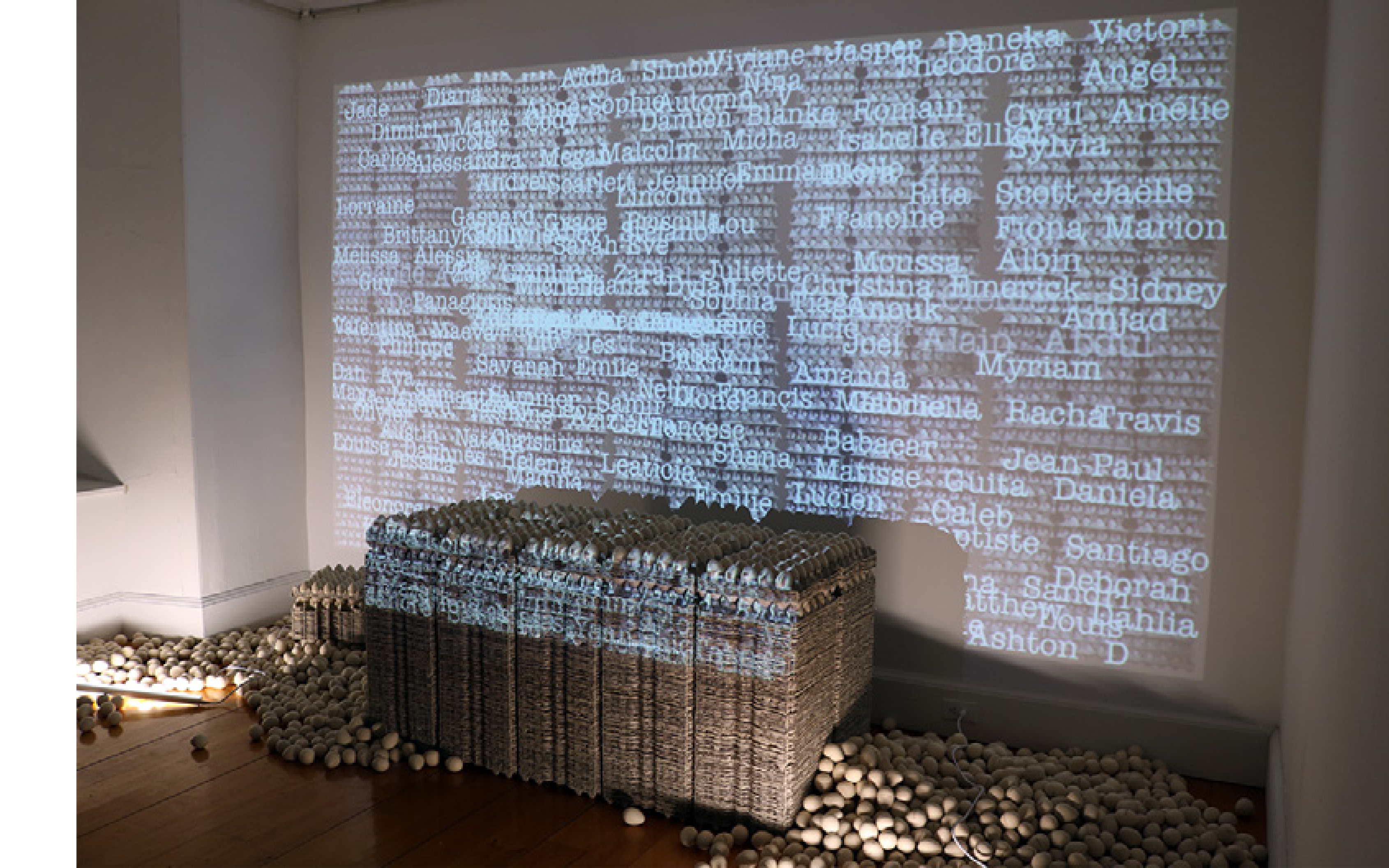
Mes préoccupations m'ont inévitablement amenée à revisiter ma pratique artistique. Je cherche dorénavant des solutions techniques pour que mes œuvres n'augmentent pas ce qu'il convient aujourd'hui d'appeler mon empreinte carbone. Je veux faire ma part de citoyenne et d'artiste pour remédier au désordre écologique.

J'en suis venue à considérer la réutilisation d'artéfacts que j'ai moi-même produits, inversant ainsi le rapport matériau → œuvre. La stratégie que je déploie en ce sens est de rejouer mes œuvres, de les remodeler, d'en proposer une nouvelle lecture. Dans le même ordre d'idées, j'ai pensé au caractère recyclable de mon matériau et de mes œuvres.

En effet, l'argile peut se recycler sans limites à la condition qu'elle ne soit pas cuite. À la lumière de cette possibilité, j'entrevois plusieurs projets de création et d'actions : par l'utilisation de l'argile crue, ce qui veut dire à son stade vivant, mon propos sur l'environnement et l'écologie serait encore plus cohérent, mon empreinte carbone serait de ce fait amoindrie. Les qualités de l'argile (friable lorsqu'elle est sèche, malléable lorsqu'elle est humide) et les différentes formes qu'elle peut prendre (à plat, en volume, liquide, en poudre ou en morceaux) me font entrevoir de multiples projets à venir.

(Extrait du débat du 30 janvier 2020, Galerie $R^3$)

*AOC no.3*, 2020
Installation : 2000 oeufs de grès, caissettes, projection vidéo et tubes lumineux
Photo: Christine Ouellet





# Au milieu de l’effondrement dans le centre de tout…

Performance vidéo-sonore

et poésie

Hortense Gauthier

**Déclar’action des droits de tous les Vivants**

Protocole :

Une video projetée en grand format sur un mur. Cette video est une action géopoétique tournée dans le cratère du Puy Pariou, volcan dans la chaîne des puys en Auvergne (France) en octobre 2019. HG écrit les mots « dans l’effondrement » avec des pierres volcaniques présentes dans le cratère, durant 3h.

Un poème sonore est diffusé durant toute la performance.

Action :

Entrer dans l’espace avec une couverture de survie en guise de cape et tirer des pierres à travers la salle dans un grand tissu noir.
Faire un cercle avec ces pierres.

Placer au centre du cercle un globe terrestre gonflable.
Apporter sur un plateau un grand morceau de neige.
Placer cette neige au centre du cercle, devant le globe terrestre.

Autour, faire un cercle avec des plantes. Autour, faire un cercle avec des bougies. Autour, placer de l’encens et l’allumer.
Minéraux, végétaux, eau, feu, air.

Prendre de l’argile et m’en recouvrir le torse, le ventre, les bras …




Lire le début de la *Déclaration des Droits de tous les Vivants*, réécriture de la *Déclaration Universelle des Droits de l'Homme*.

Prendre la couverture de survie pour m'en faire une longue jupe. Recouvrir le globe terrestre en plastique avec l'argile.

Déposer devant le texte de la Déclaration.

Hortense Gauthier



*...*
*Nous sommes 7,6 milliards*
*mais nous ne sommes pas les seuls*
*il y a beaucoup d'autres vivants*
*des milliards et des milliards d'autres vivants*

*Nous sommes 7,6 milliards*
*et nous sommes là au milieu*
*de tous les autres vivants*
*si nombreux et si vivants eux aussi*
*si nombreux et mourant de notre survie*

*Depuis 1 an, il y a eu*
*13 217 802 657 journaux tirés*
*18 449 586 téléviseurs vendus*
*177 132 656 téléphones mobiles vendus*

*Depuis 1 an, il y a eu*
*7 969 588 243 $  dépensés en jeux vidéo*
*4 459 509 265 internautes dans le monde*
*7 149 891 738 486 e-mail envoyés*

*Depuis 1 an, il y a eu*
*183 188 756 articles postés sur les blogs*
*21 095 475 698 tweets envoyés*
*191 793 256 596 recherches sur Google...*





# Tout tremble

Performance

C'est à l'aide de la performance que j'installe un espace d'exploration et d'expérimentation.

Je m'interroge avec le public sur nos choix et leurs conséquences, sur notre vie et ce que nous en faisons.
Une série d'actions était proposée dès le départ au public, menant à une accumulation incongrue, reflet de notre quotidien et de nos actions frénétiques pour s'échapper de nous-mêmes.

Entre la nostalgie, le sacré, le stress d'un monde qui s'écroule et la routine, comment trouvons-nous le temps d'être nous-mêmes ou, simplement, de respirer?

Reste-t-il de la place dans nos corps pour vivre?

Reste-t-il de la place dans ce monde pour nous?

Une fois la mise en scène bien installée; un envers du décor où une journaliste revient à la maison, des pots massons remplis d'eau et de patates, c'est le rire aux lèvres que le public navigue entre la folie des gestes inutiles et la magie de tisser collectivement une scène unique.

# Joliane Dufresne





*Tout tremble.*
*C'est pour ça que je panique.*
*Parce que tout tremble.*

*Et que vivre n'est plus suffisant.*
*Non ça ne suffit plus d'être vivant.*
*C'est urgent. Il y a urgence.*

*On le sait tous, on s'entend là-dessus.*

*Mais il n'y a plus personne pour le crier.*
*Et l'urgence ne justifie plus rien.*
*Et plus rien ne justifie l'urgence.*

*C'est la panique pi c'est correct de même.*

Joliane Dufresne

# Biographies

## Paul Ardenne

Paul Ardenne est Maître de conférences à la Faculté des arts de l'Université de Picardie à Amiens (UPJV, France), écrivain et commissaire d'exposition en art contemporain.

On lui doit plusieurs publications relatives à l'art et à son rapport au public *: L'art dans son moment politique* (2000), *Un art contextuel* (2002), *Working Men. Art contemporain et travail* (2008). Il a publié en 2009 *La création plastique au tournant du XXIe siècle,* ainsi que *Heureux, les créateurs ?* en 2016, puis *Un art écologique. Création plasticienne et anthropocène* (2018).

Il collabore régulièrement à diverses revues d'art dont Art Press, Beaux-Arts Magazine, et Figures de l'art en France, Inter Art Actuel au Québec, et signe les textes de nombreux catalogues d'exposition.

## Michaël La Chance

Poète et essayiste, philosophe et sociologue de formation (Paris VIII et EHSS, Paris), Michaël La Chance a publié des essais sur le rôle des intellectuels à l'époque des géants corporatifs et du paradigme techno-économique ; sur la mondialisation de l'art et le sentiment d'échec de la civilisation ; sur la censure dans les arts et la photographie ; sur la cyberculture et le cinéma ; sur la répression politique dans les arts et les biotechnologies.

Il mène, parallèlement à ses travaux théoriques, une activité de création en poésie et en art performance. Il a aussi publié 7 recueils de prose et un roman.

Il est chercheur au Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions (CELAT). Il est aussi rédacteur à la revue Inter Art Actuel (Québec) et professeur titulaire en esthétique à l'Université du Québec à Chicoutimi.

## Evaldo Becker

Evaldo Becker (PhD.) est spécialiste en éthique et philosophie politique (Université de São Paulo – Brésil). Il est professeur au Département de philosophie et des arts de l'UQTR, ainsi qu'au Programme de développement et environnement à l'Université Fédérale de Sergipe-Brésil où il dirige le Groupe de recherche Philosophie et Nature.

Depuis 2012, il mène des recherches en éthique environnementale auprès des communautés amérindiennes et traditionnelles qui habitent sur les rives du fleuve São Francisco au Brésil. Actuellement il développe le projet postdoctoral « Des choses d'usage commun aux biens communs globaux : racines modernes de l'éthique des eaux » à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

## Christine Ouellet

Native de Québec, Christine Ouellet est une artiste et céramiste. Détentrice d'un baccalauréat en arts visuels (nouveaux médias), elle est diplômée en céramique et termine ses études au deuxième cycle en arts à l'Université du Québec à Trois-Rivières.

Elle s'intéresse à la rencontre et à notre rapport à la nature. Par sa pratique hybride, elle remet en question nos comportements sociaux et notre façon de consommer. La plupart du temps, elle manifeste son propos par l'accumulation d'un même élément. Ce procédé répétitif vient consolider le rituel qui sous-tend sa démarche. Son travail a été diffusé lors de la Biennale internationale du lin de Portneuf et à l'événement satellite de la Biennale nationale de sculpture contemporaine de Trois-Rivières (Trajectoire/Territoires). Elle est récipiendaire de plusieurs prix et bourses.

## Sylvie Tourangeau

Sylvie Tourangeau est artiste de la performance, facilitatrice de workshops et de coaching individuel, auteure et commissaire en art performance. Elle développe une pratique artistique mettant au premier plan le potentiel de transformation de l'action performative.

Elle offre aussi des formations en art performance et plus récemment en art infiltrant, s'adressant autant aux artistes en art performance, en arts interdisciplinaires, ou en pratiques relationnelles, ainsi qu'à tous les créateurs intéressés à trouver une forme d'art performatif basée sur la combinaison d'éléments et d'emprunts à différentes disciplines.

## Hortense Gauthier

Hortense Gauthier est née en France en 1983. Depuis 2003, elle développe une pratique de création intermédia, en déployant l'écriture dans ses dimensions multiples (sonores, visuelles, plastiques, numériques, performatives). Dans une dynamique transtextuelle, sa démarche d'art action mêle poésie, image et création sonore et questionne les langages et les discours qui façonnent le corps. De 2006 à 2017, elle a travaillé sous le nom d'HP Process, avec Philippe Boisnard, avec qui elle a développé une «poésie action numérique ». Depuis 2002, elle a une pratique curatoriale à travers l'organisation de nombreuses lectures, expositions, rencontres et festivals (avec Trame Ouest). Entre 2009 et 2017, elle a créé et dirigé DATABAZ, une fabrique d'art intermédia autour des écritures contemporaines et des arts numériques à Angoulême (France). Elle a fait de nombreuses interventions en France et à l'étranger. Elle a publié dans diverses revues littéraires, anthologies et ouvrages collectifs. Particulièrement intéressée par la transmission, elle enseigne à travers cours théoriques, ateliers, et workshops.

## Joliane Dufresne

Joliane Dufresne termine actuellement un baccalauréat en arts visuels à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Ayant étudié en théâtre auparavant, elle privilégie la performance et la vidéo comme méthodes d'exploration artistique de différents sujets qui nous habitent au quotidien. Elle les décortique, les analyse et les vide de leur sens. Elle teste notre capacité à nous réfléchir nous-mêmes, personnellement et collectivement. Son travail porte sur ce qui est intime, et s'efforce à ce que les gens puissent l'utiliser comme un pont leur permettant de réfléchir à leur propre vie. Elle aime incarner un personnage qui parle de nos doutes et de nos démons, parfois avec humour, parfois avec une lourde frénésie.

Elle a déjà réalisé des performances, entre autres, lors du RIPA, du Festival d'Art Performatif de Trois-Rivières ainsi qu'au Lieu, centre en art actuel à Québec. En 2020, elle obtient le 2e prix du Groupe URAV en recherche-création pour son projet de vidéo-performance « La chambre à coucher ».

## Lorraine Beaulieu

Lorraine Beaulieu vit et travaille au Québec. Elle est responsable de la Galerie d'art R³ de l'UQTR. Artiste en arts visuels inspirée par les relations complexes de l'homme avec son environnement, elle utilise les objets du quotidien pour créer sculptures, installations, vidéo-performances et œuvres en deux dimensions. Elle a exposé au Canada, dans les Amériques et plusieurs pays d'Europe. Elle est aussi commissaire indépendante (performance et arts visuels).

## Philippe Boissonnet

Né en France, Philippe Boissonnet vit au Québec depuis 1985. Il est professeur d'arts visuels à l'Université du Québec à Trois-Rivières depuis 1993. Artiste entrelaçant divers médias artistiques, il met en scène l'incertitude de la perception autant que de nos représentations du monde. Directeur du Groupe URAV de l'UQTR depuis 1996, il y a coordonné divers projets en co-création, des publications, des colloques et expositions dans le cadre de collaborations internationales.

## Groupe universitaire de recherche en arts visuels (Groupe URAV)

Le Groupe URAV est un laboratoire de recherche-création en art contemporain fondé en 1992 et intégré au Département de philosophie et des arts à l'Université du Québec à Trois-Rivières (Canada). Composé d'artistes et chercheurs de disciplines artistiques diverses, le Groupe URAV organise régulièrement des projets de recherche menant à des expositions, publications, ateliers, conférences ou performances avec des invités locaux ou internationaux, dans le cadre d'ententes de partenariat avec des organismes culturels et des institutions universitaires. Le groupe collabore régulièrement avec la Galerie $R^3$ ou d'autres espaces d'art externes pour ses projets de recherche et de diffusion. Ses membres explorent depuis 2012 les modalités créatives du concept d'espaces partagés de l'acte artistique, selon 3 grands axes de recherche.

Performance et collaborativité
Spatialités, transparences et interfaces de l'image
Estampe, matrices et empreintes

Pour en savoir plus : https://www.uqtr.ca/urav

## Galerie d'art $R^3$

La Galerie d'art $R^3$ est un lieu de diffusion et de recherche en art actuel. Elle a été relocalisée en 2013, selon des normes de qualité muséales, aux côtés du pavillon des arts de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Sa programmation comprend des expositions, projections, performances et conférences d'artistes contemporains québécois, canadiens et étrangers. Elle désire ainsi encourager la diversité des pratiques en art contemporain et promouvoir la diffusion des activités de recherche-création auprès du public universitaire et du grand public. Lieu de rapprochement entre la théorie et la pratique dans les milieux universitaires et artistiques, la Galerie $R^3$ offre aussi des périodes de présentation aux étudiants en arts visuels et médiatiques de l'UQTR. Elle favorise aussi les collaborations avec des regroupements professionnels des milieux artistiques et culturels de Trois-Rivières ou des régions avoisinantes.

Pour en savoir plus : https://www.uqtr.ca/galerie.art.r3


GALERIE R3
UQTR


groupe


LA NUIT DES IDÉES
ÊTRE VIVANT
30/01/20


Maison de
la littérature


Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
CONSULAT GÉNÉRAL
DE FRANCE
À QUÉBEC

Remerciements: Les Fonds institutionnels de recherche, la galerie R$^3$ et le Groupe URAV de l'UQTR; L'Institut Canadien de Québec (Maison de la littérature); le Consulat général de France à Québec, et plus particulièrement les artistes et conférenciers invités, ainsi que la revue Inter Art Actuel

Commissariat de l'évènement: Lorraine Beaulieu (Galerie R$^3$) et Philippe Boissonnet (Groupe URAV)

Animation et entrevues: Patricia Powers

Photographies: Michele Amorin Becker
Support technique (son et vidéo): Joêl Marchand et Éric Girouard
Documentation vidéo: Chen Tian Zhang et Gabriel Mondor
Assistance aux performances: Laurence Mongrain et Shani Faucher
Accueil à la galerie R$^3$: Alexandra Giroux

Graphisme: Philippe Boissonnet
Impression : Geographik, Trois-Rivières, Canada
Edition: Groupe URAV & Galerie R$^3$ / UQTR
ISBN: 978-2-9816664-5-1
Dépot légal: BanQ & BNC, 2e trimestre 2020



ISBN: 978-2-9816664-5-1